

L'esprit et l'immonde sur Le Jeune officier de Michel Henry / Jad Hatem. — Extrait de : Revue des lettres et de traduction. — N° 3 (1997), pp. 191-237.

I. Henry, Michel. II. Philosophes modernes.

PER L1037 / FL70588P

# L'ESPRIT ET L'IMMONDE

## SUR LE JEUNE OFFICIER DE MICHEL HENRY

Jad HATEM

L'intérêt des œuvres littéraires des grands philosophes se mesure habituellement à l'illustration de leur pensée qu'on se croit en droit d'y détecter. Qu'elles se portent en avant d'elle qui en rejoint, par une pénible reptation, l'inspiration féconde, ou qu'elles se signalent par l'épaisseur existentielle dont elles revêtent des idées exsangues ou frileuses, elles ont de la peine à sauvegarder leur autonomie. Il ne faut rien moins que le génie éclatant pour faire pâlir toute prétention à les interpréter suivant un principe extérieur.

*Le Jeune officier* offre le cas rare d'un règlement de compte avec la tradition philosophique au moment où son auteur jette les fondations de sa propre et exceptionnelle contribution à la pensée. Se démarquer pour se situer, cette manœuvre certes est commune, voire généralisée. Programme à la réalisation duquel Michel Henry consacre la première section de *l'Essence de la manifestation*, où il ne se risque pas à une philosophie narrative comme celle qu'annonce Schelling à l'orée des *Âges du monde*. Mais autre l'antagonisme, autre ce que Marx appelle «l'examen de conscience philosophique» conduisant à «la bonne intelligence de soi» que représenta la rédaction de *l'Idéologie allemande*<sup>1</sup>. Récit emblématique où les divers niveaux se soutiennent réciproquement, *le Jeune officier* exhibe le noyau de la nouvelle philosophie, noyau encore méconnaissable car entr'aperçu par les yeux de son adversaire.

---

1) Ce sont les termes de Marx dans l'avant-propos de la *Critique de l'économie politique*.

Un jeune officier vient d'embarquer sur un navire de guerre. Il est chargé par le commandant de trouver le moyen de procéder à une dératisation totale, entreprise depuis toujours vouée à l'échec. Dans sa solitaire méditation il met au point un plan dont l'exécution s'avère concluante. Toutefois les rats trouveront le moyen de revenir<sup>2</sup>.

## I. LA CRISE

Dans son explication du verset: «Dieu envoya dans le monde son Fils unique» (I Jn 4:9), Eckhart fait du monde le cœur pur, «*mundum* ayant entre autres le sens de pur (...). Pur est ce qui est détaché et séparé de toutes les créatures, car toutes les créatures souillent puisqu'elles sont néant, car le néant est une déficience et souille l'âme»<sup>3</sup>.

L'immonde a fait irruption dans le monde, comme par magie car sans effraction, et s'y est établi à demeure. Telle se présente la crise originelle. Aussitôt s'organise la résistance manichéenne visant la dissociation des deux principes par l'élimination de l'intrus. Survient alors la deuxième crise où commence le roman: l'immonde s'avère irréductible en son noyau. Plutôt que de s'en accommoder, ordre est donné d'y trouver remède. L'une et l'autre crise mettent à mal l'idéalisme, la première dans sa tonalité moniste panoptique, l'autre dans sa variante dualiste résistante. La solution adoptée par le jeune officier comporte le désir de prise en considération de la vérité propre au réel, l'idéalisme restant sauf en son noyau.

La variante moniste est représentée par son moment rationaliste caractérisé par l'omnipénétration du réel par la logique: «L'essence si cryptique de l'univers n'a pas la force de résister au courage du connaître; celui-ci l'oblige à se dévoiler, à lui révéler ses richesses et

---

2) *Le jeune officier*, Paris, Gallimard, 1954. Le roman porte comme date d'achèvement mars 1948, l'une des années du Rat selon le zodiaque chinois.

3) *Sermons*, I, tr. J. Ancelet-Hustache, Paris, Seuil, 1974, p.71.

ses profondeurs et à l'en faire jouir», énonce Hegel dans le Discours inaugural de son cours de Berlin. Le doute surgit sur l'efficacité de cette souveraine élucidation qui laisse inchangée la réalité nommée. C'est le Commandant même qui, dans une sorte d'auto-critique, congédie la pertinence du total encadrement conceptuel du réel lorsque, au moment de charger le jeune officier de sa mission, il lui remet une brochure, comportant une liste impressionnante de procédés de dératisation, publiée par la Direction Centrale du Service de Santé du Ministère de la Marine tout en lui recommandant de ne pas la lire. Sa lecture «procure assurément à l'esprit un certain plaisir par la cohérence et la logique de ses développements. Pauvres rats, penserez-vous alors, comme votre existence tient à peu de chose! Elle est entièrement à notre merci et le moindre de nos caprices pourrait avoir pour effet la destruction totale et définitive de toute la population murine du globe. Malheureusement il ne s'agit pas ici de satisfaire l'intelligence, mais bien de supprimer les rats et si vous envisagez ce second aspect de la question, qui est quand même le principal, vous ne pourrez que vous étonner, après un tel exposé de nos capacités de dératisation, de voir sur nos bâtiments tant de rongeurs et qui se portent si bien. C'est que voyez-vous, la logique ne peut rien contre l'obstination de ces animaux qui s'entêtent à vivre et à proliférer» (pp. 16-17). L'inefficacité d'un logos qui serait principe ordonnateur régissant les modalités de l'être par la représentation, est le juste effet de son ignorance de l'en-soi et de la singularisation du réel. L'entêtement des rats signifie ici celui des faits: sous la persévération dans l'existence la compacité de l'être résiste à la luminescence de l'universalité qui prétend le construire logiquement<sup>4</sup>. Au fond, l'erreur de l'universalité du logos vient de ce qu'il fait dériver de lui la vérité non-universable du concret. De là vient l'apparente contradiction dans le propos du Commandant qui incrimine la logique

---

4) Michel Henry évoque, lors de l'examen de la critique par Marx du majorat: «...le sourd entêtement de l'élément obscur, la brutalité du fait, et pour ainsi dire la dureté du sol lui-même», (*Marx*, I, Paris, Gallimard, 1976, p. 69.) C'est également l'entêtement des faits qui disqualifie l'idéalisme abstrait du marxisme soviétique et emporte le régime qui s'en réclame.

comme si ses tenants n'avaient jamais songé à agir. Mais voilà, agir *dans* le logos, c'est ne pas agir. L'unité de la volonté et de l'entendement sous le chef de la représentation ne suffit pas à juguler la prolifération du réel. Mais il y a pire qu'une prolifération du réel aux yeux de cette unité. La simple sensibilité ne saurait moralement humilier l'homme (puisque, dit Kant, l'homme ne peut être tenu responsable des inclinations naturelles en tant que telles). Pour autant que la volonté admet les maximes de la raison pratique, le mal survient à la faveur de l'inversion de la hiérarchie des motifs éthiques, perversion qui subordonne l'amour de soi (ému par la sensibilité) à la loi morale<sup>5</sup>. Dans les termes du Commandant: «Devrons-nous accepter la honte d'un pacte avec eux et tolérer leur existence, que dis-je, la reconnaître et nous incliner devant elle?» (p. 57) - où, *s'incliner* signifie la néfaste reconnaissance de la souveraineté de ce qui devrait rester sous-jacent. Avant de proposer sa stratégie, le jeune officier expose, avec élargissement d'angle, l'aporie dans laquelle est pris son maître: «Nous sommes les prisonniers de quelque chose qui n'existe pas, nous devons nous abaisser devant ce qui est plus bas que nous!» (p. 97) - où l'inexistence renvoie à la thèse du mal comme privation de bien et donc insubstantiel (cas de la perversion en tant que telle), mal pourtant efficace, qui ne peut être tenu pour nul. Mais si dératisation, dans l'esprit du Commandant, équivaut donc à éradication, n'y a-t-il pas quelque inconséquence à penser venir à bout d'un mal radical? Nullement si l'on distingue, comme le Commandant ne semble pas d'ailleurs le faire, entre la sensibilité et la perversion (qui pourrait vouloir en imposer au monde entier). Pour être naturel, le penchant au mal n'est pas pour autant insurmontable (sans quoi l'homme serait diabolique alors qu'il n'est que faillible, sans quoi le mal n'eût pas eu la liberté elle-même comme site). On pourrait dire à la décharge du Commandant qu'il vise, dans son entreprise de dératisation, moins le mal que la source du mal, à savoir la sensibilité - toutefois non sans soupçonner la parfaite incohérence de sa démarche (incohérence qui ne peut se résoudre que dans le

---

5) *La Religion dans les limites de la simple raison*, Ak VI, pp. 35-36.

platonisme) puisque, au fond, se priver de la sensibilité revient à se couper de la vie. Il le reconnaît sous couvert d'un trait d'esprit: «Remarquez d'ailleurs, ajouta-t-il en plaisantant, que les rats ne quittent le navire que lorsque celui-ci va sombrer et, mon Dieu, tant qu'ils demeurent à bord, on se sent en quelque sorte sur la terre ferme!» (p. 56). Inséparables sont les penchants naturels et la vie (si le navire est une métaphore du corps). Mais comment supposer à l'âme une existence désincarnée?

La crise laisse face à face, en termes hégéliens, la conscience stoïque «sans nul remplissement de vie» et incapable d'une négation achevée du différent, d'une part, et la conscience servile dont la liberté se complaît dans un «entêtement qui se fixe à une singularité»<sup>6</sup> de l'autre, ou, en termes sartriens, le pour-soi spirituel et l'en-soi visqueux et éternel qui menace de l'absorber<sup>7</sup>. A l'entêtement vital des rats correspond, chez l'auteur de la *Nausée*, celui des existants qui prolifèrent<sup>8</sup>. L'être est poisseux, obscène, chancrelleux. La chair, l'être grouillent<sup>9</sup>. La langue se mue en mille-pattes qu'il faudra arracher de soi<sup>10</sup>. Sartre enregistre l'échec de la prétention impériale de la logique: l'existant est tout à la fois indéductible et contingent<sup>11</sup>, soit «absurde» et «irréductible» et rejette dans sa sphère propre «le monde des explications et des raisons»<sup>12</sup>. Roquentin souhaite retrouver la pureté de la non-vie, et pour cela «chasser l'existence hors de (soi), vider les instants de leur graisse, les tordre, les assécher, (se) purifier, (se) durcir, pour rendre enfin le son net et précis d'une note de saxophone»<sup>13</sup>.

Au tour du Devoir, non ici de la création artistique<sup>14</sup>, d'entrer en

6) Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*, Paris, Aubier, I, pp. 166, 169-170.

7) Hegel jugerait cette contraposition en termes d'idéalisme unilatéral (*Ibid.*, p.199).

8) In *Œuvres romanesques*, Paris, Pléiade, 1981, pp. 148,153.

9) *Ibid.*, pp. 121,157.

10) *Ibid.*, p. 188.

11) *Ibid.*, p. 155.

12) *Ibid.*, p. 153.

13) *Ibid.*, p. 206. Cf. p. 33.

14) Le Commandant peut également symboliser l'écrivain en tant que tel. Le jeune officier

scène sous la forme de l'impératif catégorique. Le Commandant exemplifie la raison pure pratique qui, bien qu'ayant admis la persistance de la chose en soi qui échappe, en son efficace, à toute représentation, décide la transcendance en dépit de la facticité; ou encore, la liberté qui s'affiche dans le devoir apparaît, dirait Sartre, comme «échappement à la contingence»<sup>15</sup> et engagement dans ses propres intentions. De prime abord, l'impératif semble hypothétique puisque la dératisation est, d'évidence, intéressée (et elle l'est certainement pour les marins qui en font commerce). Mais outre que tout le monde n'en voit ni l'intérêt ni la priorité, le Commandant y associe une nécessité dont le ressort échappe au sens commun, manière de fixer dans le suprasensible la racine de l'impératif car seul un point de vue transcendant est à même de mesurer le véritable péril que représentent les rats (p. 15). C'est si vrai que le Moi, le jeune officier, d'abord incrédule, reçoit l'ordre comme une plaisanterie (pp. 23,27), avant de s'y soumettre de bonne grâce quoique dans un acte de foi, avec l'espoir, suite à une conversion intérieure, d'accorder la conviction du devoir aux motifs d'une Raison encore obscure («Il y avait là sujet à des méditations infinies et je craignais de me perdre en elles sans pouvoir trouver ni terme ni commencement» - p. 23). La raison tient son obscurité de la transcendance du Commandant, figure hiératique, Dieu aux décrets insondables<sup>16</sup>. Mais les ratiocinations sont d'un autre âge. Agir et se transformer s'offrent au Moi, l'un dans la nudité de l'instant à quoi doit se réduire la délibération (p. 30), l'autre dans le recueillement qui met le Moi en contact avec l'étincelle de l'âme. Instant de la décision conduisant à la descente dans l'immonde,

---

l'imagine veillant sur sa table de travail une plume à la main, supputant les chances de succès de la mission confiée à un autre! (p. 77).

15) *L'être et le néant*, Gallimard, Paris, 1943, p. 559.

16) «Parce qu'il porte en lui le secret de son invraisemblable décision, elle lui paraît peut-être sensée, et c'est cette confiance que je n'ai pas le droit de trahir» (p. 77). «Lorsque je sentais ainsi le regard du Commandant se poser sur moi et sur mon obscur labeur, il me semblait que parvenait jusqu'à moi le rayonnement d'une immense bonté et bien qu'il fût impossible de discerner dans le noir les traits de son visage, je savais mieux que si je l'apercevais dans la lumière du plein midi, qu'il reflétait une approbation muette et souveraine» (p. 156).

*incarnation* si l'on veut, dans laquelle précisément ne s'engage pas le Commandant-Père. Recueillement qui préserve le Moi au milieu des périls et notamment, lors de la mise à exécution, de l'oubli de sa mission (ainsi qu'il advint au prince du *Chant de la perle*).

La réflexion du jeune officier le conduit à justifier, dans une certaine mesure, la politique de l'Ancien Règlement. La prise d'un rat donnerait l'impression fantasmatique au marin (plus précisément au Pour-Soi sartrien pris dans les rêts de la haine<sup>17</sup>) qu'elle équivaldrait à l'extinction de la race: «Qu'est-ce qu'un rat mort quand il y en a des milliers qui vivent et prospèrent à bord! Là est précisément la ruse de l'Ancien Règlement, et je la vois dans le fait qu'il nous abuse au point de nous faire confondre l'unité avec le chiffre infini qui la contient un nombre incalculable de fois; mais il fallait nous rendre confiance, nous redonner ce sentiment de supériorité que des animaux stupides et bornés avaient bafoué» (p. 105). Qu'est-ce que cet Ancien Règlement sinon l'équivalent du code moral de l'Ancien Testament qui trahit, aux yeux d'un nouveau saint Paul, son inefficacité ultime? Cette «ruse» de l'Ancien Règlement cherchait à contrer le désespoir. En multipliant les préceptes, on croit, par le respect d'un, s'être soumis à toute la Loi ou, à tout le moins, l'avoir prise en compte. Erreur, car une vertu ne saurait passer pour la sommation de toutes. La pratique de l'Ancien Règlement tourne à la déconfiture de la morale quand il voulait donner l'illusion d'un pouvoir. Pour qui sait, l'introduction de la Loi n'a donc réussi qu'à provoquer la prolifération de la faute (Rm 5:20) - sans parler de l'orgueil idéaliste de se croire la source de ses pouvoirs.

C'est sur le fond de cette critique que le jeune officier, encore pénétré de la vérité de l'idéalisme, entreprend de trouver une issue à son dilemme. Or, il est remarquable que le Commandant - «dolent de voir, dirait Charles d'Orléans, qu'encore est vive la souris» - se soit trouvé impuissant en raison de sa néantisation abstraite, sartrienne, du

---

17) *L'être et le néant*, p. 483: «L'autre que je hais représente en fait les autres. Et mon projet de le supprimer est projet de supprimer autrui en général, c'est-à-dire de reconquérir ma liberté non-substantielle de pour-soi».



réel dont il paie le prix par la nausée, la conscience d'activité s'étant retournée en conscience de passivité<sup>18</sup>. La volonté s'avère insuffisante dès qu'importe le succès car le coefficient d'adversité n'est pas ultimement posé par le Moi<sup>19</sup>. Le tranchant du devoir coupe le vide. Au ciel étoilé au-dessus de soi (p. 76) comment trouver le pendant d'une loi morale par elle-même efficace? Le jeune officier découvre que les rats n'opposent pas une simple résistance offerte à la liberté - thème fichtéen qui tolère «une lutte sans cesse reprise» (p. 137). Ils lui apparaissent moins comme obstacle que comme vie propre dont la réalité doit être prise en considération pour espérer, à défaut de l'éradiquer, en détourner la nocivité. Incoercible est cette réalité, irréductible tant à la logique que par la liberté. Un poème de Theodor Fontane l'atteste:

«Ils fauchent et moissonnent d'est en ouest  
Les cavaliers d'apocalypse  
Mais famine, guerre ou peste  
Ça grouille et ça fourmille encore»

Il ne suffit pas d'être un nouveau saint Paul critique de l'Ancien Règlement. Le Jeune officier suit le mouvement christique de la descente dans le réel de la soute et sous l'Equateur. Il s'incarne en quelque sorte (lui qui se veut pur esprit) afin de prendre toute la mesure du problème et, à tout le moins, de nier en soi (nouvelle tentation au désert) le mal. Altruiste (p. 134), il projette le salut de tous, y compris de ceux qui ne se savent pas commis avec le mal ou, pire, ne l'identifient pas, voire le cultivent! Son entreprise espère eschatologiquement un état paradisiaque, non seulement un navire définitivement débarrassé de ses rats, mais devenu en sa pureté inexpugnable (p. 140) tel un saint dont la victoire décisive désespère

---

18) Comme la philosophie de Henry se déploie à une plus grande profondeur que celle de Sartre, c'est le désespoir que la passivité à l'égard de soi entraîne (*L'Essence de la manifestation*, Paris, PUF, 1963, §70.)

19) C'est pourquoi l'Amiral en reste encore à une version idéaliste quand il prend la pseudo-victoire pour l'effet d'une volonté souveraine: «Partout où vous irez, rappelez-vous ce qui est possible, quand on le veut» (p. 191).

toute nouvelle tentation. Sans danger pour les autres, le navire pourra accoster au lieu de mouiller en pleine rade «comme si nous étions les descendants d'un de ces corsaires maudits qui furent condamnés, dit-on, à errer éternellement sur les mers» (p. 140). Référence, par delà l'allusion au vaisseau fantôme, au Juif errant, qui trouvera donc la paix.

L'évaluation du progrès de l'attitude du jeune officier par rapport à celle du Commandant, s'obtient par la mise en contraste de deux phrases. «Nous errons à la poursuite de solutions qui se révèlent toutes inefficaces parce qu'elles ne viennent pas de nous, et la possession d'un véritable moyen de dératisation nous est refusée. Il me semble que c'est là quelque chose qu'il faudrait trouver soi-même: ce sera votre tâche» (p. 20); «Tel est, dans ses grandes lignes, Messieurs, le plan que j'ai conçu et je crois pouvoir dire, sans faire preuve d'une vanité excessive, qu'il a pour lui de ne faire appel à aucun moyen extravagant ou artificiel dont je ne sais quelle propriété magique aurait le pouvoir de détruire tous les rats d'un seul coup. Il n'y a que dans les contes de fées qu'un coup de baguette peut arrêter net une invasion de cette ampleur. Je n'ai voulu, pour ma part, que m'appuyer sur la nature même des choses; je n'ai pas tant cherché à la combattre qu'à l'utiliser, et c'est en jouant avec les lois mêmes qui commandent l'existence des rats que j'ai espéré la détruire ou, tout au moins, la rendre impossible sur ce navire» (pp. 129-130). Ce que suggérait le Commandant à son officier, c'était de prendre la mesure réciproque de la situation et de la motivation à partir de l'égoïsme. En d'autres termes, il lui recommandait de trouver le point d'application efficace de la néantisation capable de pulvériser l'obstacle qui n'est tel que par la fin posée. La proposition du jeune officier en apporte la réfutation: c'est cette néantisation qu'il qualifie de coup de baguette magique qui n'opère que dans les contes de fées de l'idéalisme novalisien, avec pour effet, la surprolifération des rats dont, à juste titre, on rend responsable le jeune officier (p. 80) non encore dégagé de la gangue d'impuissance fantasmagique sartrienne, un excès entraînant l'autre car le réel, l'irréfutable, se venge implacablement.

L'idéalisme se condamne à la pure évanescence sans une alliance avec le réalisme - consistant ici dans l'écoute du réel afin d'en avoir

raison selon ses déterminismes propres. La nature vainc la nature, énonce l'axiome alchimique<sup>20</sup>. Cette alliance on n'espère pas la trouver dans l'idéalisme de Fichte parvenu à la relation réciproque du Moi et du Non-Moi. C'est que, d'une part, le choc du Non-Moi restant fondé sur le Moi garde un sens étroitement transcendantal: la détermination du Moi<sup>21</sup>, et que, d'autre part, l'être y reste assujéti aux manœuvres conquérantes du devoir. Une autre forme d'idéalisme devra être mise à contribution, celle du Schelling de la philosophie de la nature qui reconnaît enfin au ci-devant Non-Moi une spontanéité<sup>22</sup> et au fondement obscur sa fonction, voire sa lumière. Encore faut-il que ce fond comporte la faculté d'auto-négation que précisément Schelling attribue à la nature. Un excès d'idéalisme peut d'abord conduire à un excès de réalisme. Le Commissaire, échaudé par les multiples échecs dans la lutte contre les rongeurs, abandonne à l'épuisement le soin de réguler l'invincible: «Nous pouvons seulement nous borner à constater - et c'est là le seul fondement de notre salut - que les grands cataclysmes s'arrêtent d'eux-mêmes» (p. 51). Par la régulation est simplement prévenue l'invasion qui expulserait les

---

20) Ce n'est là qu'un aspect de l'axiome du pseudo-Démocrite. Le jeune officier est loin de pouvoir admettre, comme le fera Michel Henry, que «la nature se réjouit de la nature» (où cette dernière signifie vie et psyché).

21) *Les Principes de la Doctrine de la science* (1794-1795), SW I, pp. 211-212. Cf. I, pp. 489-490. Est étroitement transcendantal un sens qui prend son départ dans le Moi plutôt que dans l'être du Moi.

22) «L'être n'est pas statique, il est spontanéité» lance le jeune Michel Henry dans son premier essai philosophique antérieur même à la rédaction de son roman («Le bonheur chez Spinoza», in *Revue d'histoire de la philosophie et d'histoire générale de la civilisation*, N° 39-40, Juillet-Décembre 1944, p. 214.) A noter que la spontanéité de la substance rejaillit sur la corporéité (*Ibid.*, n° 41, Janvier-Mars 1946, p. 70). Michel Henry définit dans les termes suivants ce qu'il appelle le *réalisme idéaliste* de Spinoza: «Il pose à la fois qu'il existe un Etre absolu et que nous pouvons le connaître sans le déformer par une appréhension subjective, tel qu'il est en soi» (*Ibid.*, p. 73). Sur la spontanéité du monde, Rosenzweig dit l'essentiel en sa critique de l'idéalisme (*L'Etoile de la rédemption*, tr. A. Derczanski et J.-L. Schlegel, Paris, Seuil, 1982, p. 61). A noter que même là où Hegel reconnaît une certaine spontanéité à la nature, il l'expose comme l'effet d'une chute de l'Idée (*La première philosophie de l'esprit*, Paris, PUF, 1969, p. 52; *Encyclopédie*, §§ 247-248). Spontanéité qui est donc émancipation du concept donnant lieu à un jeu irrationnel! (*Phénoménologie de l'esprit*, I, p. 230).

hommes. L'idéalisme doit donc persister pour assurer à l'alliance avec le réel une visée éradicante. Le jeune officier reprend l'intuition du Commissaire en ajoutant la contribution de l'homme: «Nous savons que les rats se reproduisent à une vitesse invraisemblable et que leur nombre devrait aller en suivant une progression géométrique dont la courbe représentative serait propre à nous donner le vertige. Et ne voyons-nous pas, cependant, que ce nombre est en fait relativement constant, étant bien entendu que nos prétendus moyens de dératisation ne sont strictement pour rien dans cet équilibre à moitié rassurant. J'en déduis que d'autres forces sont à l'œuvre et travaillent pour nous bien que nous les ignorions, et qu'elle sont infiniment plus efficaces que ces moyens de combat bâtard que nous forgeons nous-mêmes. Le bon sens le plus élémentaire ne commande-t-il pas, dès lors, de chercher à mieux connaître cet allié qui nous préserve d'une invasion catastrophique, afin de lui venir en aide à notre tour, de favoriser son action et d'être peut-être à même, dans ces conditions, de forcer la victoire? Cette puissance favorable qui tient en échec l'ennemi qui nous menace et n'est pas différente de cet ennemi lui-même et c'est dans le sein de ce dernier, dans la contradiction interne qu'il porte en lui, qu'il nous faut la trouver» (pp. 117-118). Ce qui est préservé de Fichte, c'est la nécessité de l'action, mais privée de son orgueil. L'action doit apprendre à s'humilier devant une autre spontanéité.

Une proposition des *Idées pour une philosophie de la nature* de Schelling assure à la stratégie du jeune officier son fondement théorique: «Le pur exercice de la légitime domination sur la matière morte qui fut octroyée à l'homme avec la raison et la liberté consiste en ce qu'il agit spontanément sur elle et la détermine selon la fin et le dessein, la laisse agir sous ses yeux, comme s'il l'épiait à l'œuvre. Mais que l'exercice de cette domination soit possible, il le doit derechef à la nature qu'il s'efforcera en vain de dominer s'il ne parvenait pas à la mettre en conflit avec elle-même et lui opposer ses propres forces [à elle]». Auto-négation qui ne va pas jusqu'à l'intégrale auto-suppression. Le jeune officier entend dominer la nature par l'expulsion par elle d'une des forces dont elle se compose. Plus tard, Henry se moquera des prétentions du rationalisme s'imaginant pouvoir modifier la vie humaine par une prise de conscience ou un progrès de

la connaissance. Sa précision rejoint le propos de son personnage romanesque: «Un changement de la réalité ne peut se produire que là où cette réalité déploie son essence, dans la vie, en elle et par elle»<sup>23</sup>. Schelling poursuit: «Si le secret de la nature consiste en ce qu'elle maintient en équilibre des forces opposées ou dans un conflit permanent et sans issue, alors ces mêmes forces, aussitôt que l'une d'entre elles obtient une prédominance *permanente*, doivent détruire ce qu'elles avaient maintenu dans l'état précédent»<sup>24</sup>. La prédominance de la volonté associée à l'esprit ménage ainsi la possibilité de l'éviction du désir.

Comment prétendre expulser le désir comme base<sup>25</sup>? Autant vivre comme ne vivant pas, dans un corps déjà glorieux ou sinon dans un corps déjà péri! Ainsi s'explique un aspect de l'échec final de l'entreprise - dont l'enregistrement inaugure la philosophie de Michel Henry. L'autre aspect revient à la persistance de l'idéalisme dans l'idéalréalisme, car au fond la capacité d'autonégation de l'être reflète celle de la conscience! Le jeune officier doit faire sur soi l'épreuve de la mortification et de la négativité dans les hauteurs de l'esprit, quelque dommage qu'il doive en résulter, avant toute observation de l'autonégation de l'être. Nous n'avons pas fini pour autant avec la majestueuse parabole de Michel Henry qui prend sa source dans l'ébranlement par l'être nu. Stupéfaction et vide sont le tohu bohu,

23) M. Henry, *Vie et révélation*, Beyrouth, USJ, 1996, p. 14.

24) Schelling, SW II, p. 74. L'introduction des *Idées* a parfois une tonalité henryenne: critique de la représentation qui dissocie le règne de l'immanence, primauté du pratique, reconnection à l'identité (SW II, p. 13).

25) Il s'agit bien de la *basis* dans l'allusion aux «doubles-fonds» qui devront être nettoyés de toute vie murine (p. 140). Sus aussi à l'«ombre»! (pp. 109, 140). Schelling et Jung ont montré que le fond et l'ombre n'étaient pas maléfiques en eux-mêmes. Que le phonème *ra* puisse évoquer le *ça*, on le peut supposer d'une indication du Commandant qui reconnaît que les rongeurs sont devenus, pour les marins, «un sujet plaisant ou une source de jeux de mots» (p. 11). Jeux de mots qui peuvent également viser les anti-ça que sont les idéalistes devenus rats de bibliothèques! Impossible d'échapper à la base, dit la métaphore. Mais ombre est aussi le principe dont la décision s'entoure de ténèbres. Comment son effet n'apparaîtrait-il comme une ombre dans la Caverne platonicienne? En effet, la silhouette du Commandant passe comme une «ombre parmi les ombres» (p. 156).

commente Rachi. Schelling inaugure ses *Aphorismes sur la philosophie de la nature* avec cette révélation: «A quiconque le considèrerait abstraction faite de son espèce et de sa forme, le simple être-là devrait apparaître comme un miracle, et remplir l'âme d'étonnement: tout de même que c'est indéniablement cette expérience du pur être-là qui, dans les pressentiments les plus anciens, saisit les âmes d'effroi et d'une sorte de terreur sacrée». Terreur redoublée devant l'être nu de l'espèce, grouillement d'individus qui ne réalisent pas la possession d'eux-mêmes en tant que personnes.

## II. OBSESSION DE LA PURETE

Avant de déterminer d'une manière plus précise la nature du symbole des rats dans le roman de Michel Henry, il convient d'examiner la personnalité du Commandant, initiateur du projet. Il apparaît d'emblée que son obsession lui est personnelle puisque les autres commandants ne partagent pas son point de vue (p. 13). Il estime, pour sa part, que «les rats doivent être l'objet constant de nos pensées, aussi longtemps du moins que nous ne sommes pas parvenus à nous en débarrasser» (p. 13). Mais cette obsession s'inscrit dans une disposition d'esprit qu'on pourrait, dans un premier moment, qualifier d'hyperhygiénique: la chambre du Commandant, d'une blancheur immaculée (p. 10), où s'est incompréhensiblement et scandaleusement introduit un rat qui lui dévore sa chemise, se signale comme «un endroit d'une propreté méticuleuse qui était nettoyé tous les jours et même plusieurs fois par jour par une équipe spécialement affectée à ce travail» (p. 81). Crainte de contracter une maladie? Les rats font, pense-t-il, planer sur le navire la menace de terribles fléaux comme le typhus et la peste (p. 15) - maux tangibles auxquels se superpose maintenant l'indicible, car le commandant ajoute que le jeune officier à qui il vient de confier sa mission n'est pas «actuellement en mesure d'apprécier toute l'étendue d'un péril dont toute définition est déjà une atténuation et un travestissement; c'est là quelque chose que chacun doit apprendre par lui-même, au prix d'un long effort et d'une douloureuse expérience» (p. 15).

Cette phrase précieuse ne dit rien d'autre que ceci: les rats sont dans un certain rapport avec le Soi. Il suffirait d'ailleurs de superposer, au lieu de les mettre en contraste, les deux phrases portant sur la nécessité de trouver la solution, l'une, en soi, et l'autre, dans les rats, pour qu'on atteigne le même résultat. Le mal que les porteurs du miasme véhiculent n'est donc pas en son fond exogène ou même simplement physiologique. Il est d'essence morale, voire métaphysique, et dans les deux cas, affecte et sollicite la subjectivité. Ce rapport est subjectivation dans la culpabilité selon un dire qui semble tout droit venir de la conception kierkegaardienne du péché qui, pour être originel n'en est pas moins répété. Le jeune officier admet «une responsabilité personnelle» dans la présence des rats: «N'était-il pas évident, en effet, que si des rats s'étaient introduits autrefois à l'intérieur de ce navire, et avaient pu s'y développer sans rencontrer d'opposition sérieuse, les mêmes phénomènes se reproduisaient tous les jours. Ce que d'autres avaient laissé se faire, nous le tolérons à notre tour et chacun apprend par lui-même comment les rats viennent à bord» (pp. 83-84). Kierkegaard: «Tout homme comprend par lui-même et uniquement par lui-même comment le péché est entré dans le monde»<sup>26</sup>.

En première approximation, les rats configurent donc le mal, mais un mal modalisé comme souillure avec laquelle on ne saurait transiger. Certains passages semblent avoir été écrits par l'auteur du Lévitique: d'autant plus épouvantables, souillures souilleuses, ces rongeurs qui mangent tout y compris les cadavres de leurs frères (p.45). L'horreur que suscite le contact de ces créatures répugnantes est mainte fois soulignée. Qu'est-ce que l'idéalisme? demande Oetinger: «Une peur panique du matérialisme». Reste à savoir, argument de poids, s'il y a unanimité en ces sentiments extrêmes. On a déjà vu que tous ses collègues ne partageaient pas l'idée fixe du Commandant. Même le médecin, pourtant concerné au premier chef par l'hygiène, trouve parfaitement tolérable la présence de ces

---

26) *Le Complexe d'angoisse*, OC 7, tr. H. Tisseau, Paris, Orante, 1973, p. 152.

prétendus ennemis irréductibles. En outre, les matelots n'entreprenaient la chasse aux rats qu'en vue de recevoir la prime promise pour leur capture, une rasade de vin! Certains mêmes poussèrent l'astuce au point de se livrer à un élevage lucratif des rongeurs, ce qui entraîna la suppression des primes (pp. 40-41).

J'en déduis que le maléfice que représentent les rats est fonction de l'état d'esprit du seul Commandant. Cela étant, une piste s'ouvre devant l'interprétation qui examinerait, d'un point de vue psychiatrique, le caractère obsessionnel du Commandant. Cette lecture partielle ne pourra rendre compte de la totalité de la Parabole et encore moins de la part que prend le jeune officier, contaminé par la pureté, dans la geste de la dératisation à moins de s'appuyer sur une autre exploration, celle de la détermination spirituelle. A cet effet, il convient, avant de mettre au jour de manière plus spécifique ce que les rats symbolisent, d'examiner cette détermination.

Les rats désignent le mal comme souillure contagieuse, et quelle souillure ne l'est pas? (cf. Platon, *Lois*, 871a). Or le navire qui les porte dans son flanc se divise en trois secteurs superposés octroyant à la pureté l'empire du haut: «Celui qui est venu sur le pont supérieur afin d'oublier [le bruit des rats] comprend alors combien sa tentative a été vaine, elle lui apparaît pitoyable et presque puérile, car même là-haut l'image des rats ne le quitte pas, ni la certitude qu'au moment même où il respire à pleins poumons et dilate les narines comme un pur sang qui frémit, les affreux rongeurs poursuivent dans les soutes et les doubles-fonds leur œuvre souterraine de destruction. Il apprend que la solitude ne lui a été donnée pour qu'il l'éprouve comme une jouissance personnelle, mais qu'elle est seulement pour lui un moyen de penser plus librement, d'accomplir la tâche qu'il a reçue en partage et de trouver, s'il est possible, le procédé qui lui permettra de se débarrasser, lui et le navire tout entier, de la présence dégradante des rats» (pp. 76-77). Ainsi, pour qui se recueille dans la pensée pure, le réel se mue en objet représenté. Il est donc normal que nul bruit ne soit plus entendu. Mais comme la geste du jeune officier suit la crise idéaliste, il n'en sait pas moins que hors sa représentation, le réel s'agite de sa propre vie. A qui reconnaît la persistance de la matière



comme un scandale inadmissible advient le souci des victimes de l'inférieur. Dans une conception platonicienne du double mouvement d'ascension et de descente, la montée est cathartique selon une dialectique expulsive du bas, lustrant l'âme commise avec la matière, s'ordonnant au principe spirituel sans mélange, Dieu étant l'absolument simple (*République*, 382e). Seul le simple (*République*, 361b), le pur, le philosophe, l'amoureux du savoir, sera admis à l'espèce des dieux (à savoir les idées, les simples en soi), clame le *Phédon* (82b), dialogue par excellence de la ségrégation de l'âme. La catharsis est donc simplification (l'*haplosis* chère à Plotin, *Ennéades*, VI,9,11): «Une purification n'est-ce pas en fait justement ce que dit l'antique tradition [orphique], mettre le plus possible l'âme à part du corps, l'habituer à se ramasser, se concentrer sur elle-même en partant de chacun des points du corps, à vivre autant qu'elle peut, dans les circonstances actuelles aussi bien que dans celles qui suivront, isolée et par elle-même, entièrement détachée du corps comme si elle l'était de ses liens» (*Phédon*, 67c), à quoi la mort met le sceau puisqu'elle permet de rejoindre le Pur, la Pensée (*Phédon*, 68a). L'immersion dans la pensée pure a pour corrélat la contemplation et la béatitude. Sous l'œil bienveillant du Commandant, dans sa séparation d'avec tous les autres (p. 62), par sa conquête de la solitude (terme récurrent, supportant d'évidence la référence à l'existence *monacale*, voire érémitique), le jeune officier s'élève au-dessus de lui-même et conquiert le lieu de l'extase (autre mot plotinien). «Extase maritime» (p. 73) à verser au dossier de la purification, mais avec cette coloration particulière d'une conscience d'immortalité (p. 71). «Sois absolument identique à toi-même», intime l'impératif catégorique du jeune Schelling<sup>27</sup> désireux, par la culture, de repousser indéfiniment la frontière du Non-Moi limitant le Moi. Conscience de suprahumanité comportant le risque de s'abîmer dans la lumière sans forme, car voici notre jeune officier «suspendu entre le ciel et l'eau» avec tout autour de lui «un espace sans bornes, sans limites, sans objets pour le dissimuler, sans forme, sans personne!» (p. 71). Ce qui remédie au

---

27) *Du Moi comme principe de la philosophie*, SW I, p. 199.

risque d'une perte de soi dans une étendue n'offrant pas de résistance ou une nuit sublime où se pulvérise l'existence individuelle (p. 79), c'est le double appel du bas et des autres car, d'une part, la lutte contre l'impur doit sans cesse être reprise comme le reconnaît le jeune officier (p. 136), et d'autre part, claque au vent l'impératif catégorique de s'occuper de ceux qui cultivent l'impureté. Le Sage, fort de sa science du simple et du mixte, doit redescendre dans la Caverne où grouillent les rats afin d'éclairer les autres dont il a pitié<sup>28</sup>, voire de les diriger, car la fin du sage enveloppe le bonheur de la cité lequel est fondé sur la justice. Voilà pourquoi, du sein de sa contemplation, le jeune officier est rappelé à son devoir, contrairement à ces matelots qu'il croise sur le pont supérieur et qui, perdus dans leur contemplation, ayant atteint la quiétude parfaite, le cœur gorgé d'infini, ne songent plus aux rats (p. 70). Est-ce à dire qu'ils n'auraient pas besoin de mener ce combat? Pas moins que le jeune officier qui n'accède momentanément aux hauteurs que par l'étincelle de son âme. Son désir de débarrasser le navire des rats n'est pas moins besoin de s'en débarrasser pour lui-même (p. 76).

Entre le pont supérieur et les soutes, également inhospitalières, se découvre l'intermonde des passavants, lieu de passage des marins. Y trouve-t-on refuge, on est «de nouveau plus ou moins mêlé à la vie du bord» (p. 79), vie de l'humanité et lieu du souci pour autrui, car il y est question de la prolifération des rats dont le jeune officier est rendu incompréhensiblement responsable (p. 80), encore qu'il finisse par assumer son implication (p. 83) - simple application de la loi de la compensation: un excès dans un sens provoque un excès en sens inverse, qui veut faire l'ange, etc. Et c'est à ce moment qu'est énoncée la sentence kierkegaardienne dont on sait qu'elle implique la problématique sexuelle et la constitution de la synthèse humaine du corps et de l'âme dans le péché originel.

---

28) *République*, 516c. D'où le soupir dans les *Lois* (803b): «Assurément les affaires humaines ne valent pas qu'on les prenne au grand sérieux; cependant nous sommes forcés de les prendre au sérieux, et c'est là notre infortune».

### III. LUXURE ET GUERRE

L'ascèse comme arrachement à la souillure s'appuie sur le rapport de l'impureté au Soi. Mais de quelle nature ce rapport quand la souillure est présentée comme parfaitement exogène? Les rats ne sont-ils pas des intrus qu'il suffirait d'expulser? Illusion platonicienne et prétention idéaliste qui se fondent sur la convergence de deux lignes: simplification et phobie de l'Autre. En effet, la visée de la simplification s'accomplit, en tant que réduction à l'essence, comme expulsion de l'Autre sis dans le Même, à savoir en Dieu, dans la société et dans l'individu précisément divisible. En Dieu, par la confession du monothéisme pur trempant son glaive dans le sang des prêtres de Baal, polythéistes et naturalistes, afin de purifier la divinité de toute immixtion. Dans la société, par la xénophobie («race maudite» échappe des lèvres du jeune officier, p. 131), avec l'effet pervers de l'Apartheid, de la guerre à outrance - d'ailleurs sans effet puisqu'on n'y trucidé que les mâles, les femelles assurant une rapide relève (p. 101) -, ou pire du génocide, le tout sur fond de nationalisme (on décharge les rats dans le port non-français d'une ville cosmopolite (p. 133), coupable donc d'impur mélange) et d'impérialisme (le navire est colonial - pp. 12, 187). Dans l'individu, par la neutralisation ou même l'abolition de tout ce qui leste l'âme qu'il faudra distiller soit par la mortification soit par le suicide (et par la non-reproduction chez les Cathares, les purs, relayés par Roquentin<sup>29</sup>). En un mot, l'ontologie partagée par le Commandant et le jeune officier (encore que, pour ce dernier, avec le soupçon de son errement), déclare adventice la détermination par la matière: la laideur de l'âme lui vient par l'addition d'un élément étranger, énoncent Platon et Plotin (*Ennéades*, I,6,5), ou encore elle est introduite dans un principe différent d'elle (*Ennéades*, III,1,8). En dérive le sentiment de l'abominable possession démoniaque où l'Autre devient l'ennemi par excellence, d'autant plus

---

29) «Ils ont l'extrême sottise de faire des enfants» (*la Nausée*, p. 187).

nocif, qu'il a investi la place tel un ténia. Comment ne pas se sentir double, voire triple, ou pire multiplié si son nom est légion, car il est question d'une légion (p.110) de rats! Et quelle épouvante est pire que le passage du corps d'un rat sur «notre figure, j'allais dire sur notre esprit» (p. 53), précise le Commissaire (personnage mis en déroute dans la guerre contre l'ennemi de l'intérieur). Epreuve majeure que le contact des hétérogènes: esprit et corps (du rat...) quand le second domine le premier, l'avilit au rang d'un animal<sup>30</sup>, ou pire, suscite en la conscience l'épouvante d'un engluement dans l'en-soi<sup>31</sup>. C'est que la nausée révèle le corps à la conscience<sup>32</sup> ou l'être nu<sup>33</sup> et l'horreur de *il y a*, au sens de Lévinas, signale une menace contre la personnalité<sup>34</sup>. Mais ces heureuses révolutions, témoignant que l'âme n'a pas été dénaturée puisqu'elle ne sympathise pas avec l'intrus, expliquent la honte qui se saisit de ceux qui, d'aventure, sont vaincus par l'inférieur (p. 97). Dans l'exposé de sa stratégie aux officiers (en langage platonicien: aux aristocrates), le jeune officier prononce cette phrase essentielle: «S'il est vrai que je mesure notre perfection au degré même de cette horreur [qui préside à chacune de nos rencontres avec les rats], je ne vois que trop à quoi tend celle-ci, j'ai entendu depuis longtemps l'appel pathétique qui monte d'elle, je sais le refus qu'elle prescrit» (pp. 138-139). Ainsi, moins d'horreur, plus de compromission et même de conversion. Inversement, le refus doit être total: guerre à outrance, et donc *solution finale*. La suite du passage comporte une reprise partiellement ironique: «Et c'est pourquoi (...) mon plan n'est pas fait de pensée consolantes, mais de coups de marteau, il ne vise pas à minimiser l'importance d'une éventuelle réapparition de quelques rongeurs - qui bientôt seront légion - mais

---

30) «Si tu te regardes trop longtemps dans la glace, tu y verras un singe» disait-on au jeune Roquentin. Comme il prolonge l'examen de son visage, il descend «au-dessous du singe, à la lisière du monde végétal, au niveau des polypes» (*la Nausée*, p. 23).

31) *L'être et le néant*, p. 461. La conscience s'empâte (p. 457). «Il est horrible en soi de devenir visqueuse pour une conscience» (p. 702).

32) *L'être et le néant*, p. 404.

33) Lévinas, *De l'évasion*, Montpellier, Fata Morgana, 1982, p. 90.

34) *De l'existence à l'existant*, Paris, Vrin, 1984, pp. 95,100.

bel et bien à la rendre impossible» (p. 139). L'ironie consiste à réemployer la formule bien connue de Nietzsche (philosophe à coups de marteau) pour l'asséner à l'anti-platonisme. Mais là où le jeune officier rejoint le philosophe de la Volonté de puissance, c'est dans son aristocratism, comme dans sa hargne euthanasiste<sup>35</sup> et en général dans l'inspiration qu'a pu, à tort ou à raison, y trouver le nazisme. Nombre d'éléments rappellent d'ailleurs Auschwitz, comme le «grand moyen» (p. 41) consistant dans l'asphyxie de tous les rats pratiquée sur d'autres navires: gaz, malheureusement sans fours crématoires puisque la décomposition des cadavres qui rend l'atmosphère irrespirable conduit à l'embarquement de nouveaux rats, charognards chargés de nettoyer la place. «Les rats sont bien pires morts que vivants» (p. 44)<sup>36</sup>. De tous les avatars malheureux de l'idéalisme, le nationalisme (qui prend pour des réalités ultimes des abstractions telles que nation, peuple, etc.), pour être le plus inconséquent, n'est pas le moins virulent. Je disais: illusion platonicienne. Celle de croire qu'on n'est pas son corps dont le correspondant théologique est le docétisme (loin de Dieu qu'il ait un corps!) A ce niveau d'analyse les rats ne représentent rien d'autre que les impulsions du corps - boulimiques d'abord et surtout sexuelles, ni passagers ni clandestins - habitants qui sont de la chair de chacun, car au fond rien n'est plus familier qu'un rat!<sup>37</sup>. Mais de paraître rats, elles le doivent au regard platonicien-spiritualiste posé sur elles. Leur rapport au Soi est donc surdéterminé par une évaluation discriminante, en raison de quoi, la

---

35) Cf. *l'Antéchrist*, §2.

36) Y compris, si l'on ose ainsi parler, avec crémentation puisque l'Allemagne post-hitlérienne ne cesse de payer le prix de son incroyable forfait, au bénéfice des survivants soit, ironie du sort, de ceux des Juifs qui ont fondé un Etat qui nargue le néant auquel on les promettait.

37) «Le matelot qui au milieu de son travail entend tout à coup un rat, se sent alors chez lui, dans un monde qui lui appartient et dont il perçoit la vie secrète; les dangers mêmes que ce monde renferme ne sauraient l'atteindre, car il les connaît. Je pense que l'ouvrier qui entend le ronflement régulier du moteur qu'il surveille éprouve un sentiment de sécurité assez semblable, et de même celui qui, une fois franchi le col, redescend lentement la vallée qui se creuse vers son village, l'esprit plein du bruit familier du torrent» (p. 55). Le platonisme a fait place à son avatar l'idéalisme: ce que je connais est mien si bien que le représenté ne saurait m'inquiéter (cf. Schelling, *Lettres sur le dogmatisme et le criticisme*, X).

guerre intestine dont l'homme est le théâtre ne se reconnaît telle qu'à l'échelle du navire, corps qu'on voudrait métallique, purgé de vie<sup>38</sup>.

Le moment est venu d'examiner la détermination physique du symbole des rats. Sur les pièces de monnaies Vénus était représentée en compagnie de souris. Il est souvent question de la puissance de reproduction des muridés et on a même l'impression que le fantôme s'en mêle comme chez le Commissaire: «Ces affreux animaux vivent en effet dans un état d'effervescence sexuelle permanent et les mâles ne cessent de parcourir le navire en tous sens à la recherche d'aventures génitales qui doivent être fort nombreuses au cours de la même journée» (p. 50). De même le jeune officier imagine que son Commandant ne fait pas confiance à l'apparente paix de la nuit: «Il réfléchit. Il sait qu'au fond des cales les rats sont toujours là qui s'appêtent à profiter du sommeil des hommes pour se livrer à leurs hideux instincts et à leurs débauches effrénées» (p. 78). Outre qu'on sait qu'il n'y a de débauches qu'humaines, quel besoin ont ces rats du sommeil des hommes, comme s'ils ne disposaient pas déjà d'alcôves, s'ils n'étaient pas les résidents mêmes de ce sommeil, du sommeil du Commandant plus précisément auquel il n'ose se livrer comme s'il craignait de donner libre cours à son imagination ainsi que le rêve de l'intempérant dans la *République* (571cd), impie, incestueux, omnisexuel et meurtrier. De là vient la domination nocturne des rats qui envahissent les étages supérieurs (traduire: qui infectent l'esprit moyennant l'imagination) et qui, s'ils venaient à frôler (se rappeler le frôlement de *l'il y a*, chez Lévinas et la terrible vigilance qui l'accompagne)<sup>39</sup> un homme, le réveilleraient en sursaut et le priveraient de sommeil (p. 110) (traduire: le désir nocturne - car le démon de la fornication attaque le moine surtout de nuit - et les pensées lascives tiennent éveillés les matelots, ces moines-soldats

---

38) Même dans *la Nausée* où pourtant l'entêtement des choses n'est pas qu'entêtement de la vie, il y a comme un refuge possible dans le non-vivant, les minéraux étant «les moins effrayants des existants» (*op. cit.*, p. 184).

39) *De l'existence à l'existant*, p. 98. La nuit de l'érotique longue, selon Lévinas, celle de *l'il y a* (*Totalité et infini*, La Haye, Nijhoff, 1961, p. 236).

voués au spiritualisme et les humilie enfin puisque, comme l'écrit Jean Climaque (XV,29), la luxure corporelle est possible sans le concours d'autrui; elle peut également les humilier dans leurs rêves). La nuit, «toute distance est abolie» (p. 110) - et d'abord l'artificielle qui met à part le désir -, «notre faculté de ruse et de dissimulation a perdu son pouvoir» (p. 110) - et surtout la sublimante. La thématique de la sexualité recouvre une réalité dérégulée, amorphe («les ténèbres et l'indétermination - p. 110), échappant par là à tout contrôle de la forme, y compris celle de la répétition par l'engendrement. La nuit donc met en contact la raison assoupie avec les instincts. Le bruit des rats «s'évanouit au contact de la lumière» (p. 110) dit le jeune officier en une phrase incompréhensible si lumière ne signifie pas celle de la raison. S'explique, selon la modalité de la tentation extérieure, la responsabilité de qui apprend par soi comment les rats viennent à bord: l'homme donne pouvoir au démon en sortant de l'impassibilité. Mais qui y demeure reste à l'abri de ses attaques même durant le sommeil<sup>40</sup>.

Le rapport au soi des rats se découvre d'abord dans une conscience doublée, refusant de reconnaître l'unité du haut et du bas tout en la soupçonnant, ainsi que dans l'ambivalence d'expressions comme «la lutte intérieure» (p. 144) ou «les rats ne signifient rien d'autre, en réalité, que notre misère et notre impuissance» (p. 98). Mais l'entêtement de l'inessentiel oblige à réviser une stratégie

---

40) «Certains disent que, durant le sommeil, les démons touchent les parties génitales du corps et poussent à la passion de prostitution. Puis, par son mouvement même, la passion suscite dans l'intelligence, par la mémoire, la forme de la femme. D'autres disent que les démons apparaissent à l'intelligence sous forme de femme, touchant les parties génitales du corps, provoquant le désir, et qu'ainsi viennent les imaginations. D'autres disent encore que la passion qui domine le démon, lorsqu'il nous approche, excite notre propre passion, et qu'ainsi l'âme s'attache aux pensées, en suscitant les formes par la mémoire. Il en va de même des autres imaginations passionnées: les uns disent qu'elles viennent ainsi, les autres, qu'elles viennent autrement. Cependant, en aucun des modes dont nous venons de parler, les démons n'ont le pouvoir de susciter une passion, quelle qu'elle soit, si demeurent dans l'âme l'amour et la tempérance, que le corps veille ou qu'il dorme.» (Maxime le Confesseur, *Centuries sur l'amour*, II, 85, tr. J. Touraille.)

d'aveuglement (les «faux-fuyants» consistant à ne pas voir et à ne pas entendre les rats (pp. 109-110), exemple de mauvaise foi sartrienne). Dans la conscience ascétique, la chose inessentielle prend paradoxalement une importance démesurée. C'est que l'enlissement nauséabond de la conscience se détermine comme possession par un principe maléfique et non plus simplement opaque. L'enlissement s'inverse en possession. Les fonctions naturelles, insignifiantes (p. 96) par définition, se chargent d'essentialité en tant que champ de manœuvre du démon. L'analyse par Hegel de la mortification ascétique s'applique au propos du roman: «Ces fonctions ne sont plus accomplies naïvement comme choses nulles en soi et pour soi, et comme ce qui pour l'esprit ne peut obtenir aucune importance et essentialité; mais en étant le lieu où l'ennemi se manifeste sous sa figure la plus caractéristique, elles sont l'objet d'une attention sérieuse et deviennent précisément la préoccupation la plus importante. Mais puisque cet ennemi s'engendre dans sa défaite, la conscience lorsqu'elle le fixe devant soi, au lieu d'en être libérée, reste toujours en contact avec lui, et se voit toujours elle-même comme souillée; et parce qu'en même temps cet objet de son zèle n'est pas quelque chose d'essentiel, mais la chose la plus basse, n'est pas quelque chose d'universel, mais la chose la plus singulière, alors nous trouvons seulement là une personnalité repliée sur soi et s'affligeant de son opération insignifiante, une personnalité aussi malheureuse qu'elle est pauvre»<sup>41</sup>.

En raison de l'échec de la solution d'extermination, dû au fait que la luxure est un ver qui ne meurt jamais, pour emprunter sa forte image à Isaïe (66:24), le jeune officier, nouveau champion du jeûne, opte pour une nouvelle stratégie. Puisque inliquidables sont les rats, il faudra

---

41) *Phénoménologie de l'esprit*, I, p. 189. On lit chez Jean Climacque (XV,33): «Notre ennemi inhumain, maître de la luxure, nous dit que Dieu est ami des hommes et qu'il pardonne très facilement cette passion, parce qu'elle est conforme à la nature. Mais si nous prêtons attention à la fourberie des démons, nous remarquerons que, une fois le péché commis, ils nous disent que Dieu est juste et inexorable juge. Ils mentent d'abord pour nous inciter au péché, et ensuite pour nous plonger dans le désespoir».



provoquer leur fuite en leur rendant la vie impossible par la famine et la contradiction interne conduisant à la guerre fratricide, autrement dit en modifiant l'affect sexuel en affect d'angoisse. De quoi rappeler une vieille tactique de la spiritualité monastique qui consiste dans le déplacement du lieu du combat: de la luxure à son principe, la gourmandise qui déclare dans la prosopopée du quinzième degré de l'*Echelle du paradis* de Jean Climaque avoir pour fils aîné le serviteur de la fornication (comparée à un chien et à un loup), et pour engeance quasiment tous les vices puisque d'elle procède «un abîme d'impuretés insoupçonnées et innommables»<sup>42</sup>. Jean précise que la continence doit s'accompagner d'humilité pour être efficace contre la luxure (XV,12,39), et encore, car si ce serpent est expulsé du cœur (XV,79), voici qu'il trouve refuge dans le corps «comme une sorte de ver et s'efforce de nous souiller» (XV,78). Deuxième point important de la stratégie: mettre un terme à la circulation des rats. Pour cela, Jean Climaque a trouvé un remède efficace même pendant le sommeil, heure de tous les dangers: dormir et se lever avec la pensée de la mort et le nom de Jésus (XV,52). La pensée de la mort ne sert pas seulement à monter en épingle la vanité de tout désir humain de l'humain (soi ou autrui); elle agit proprement comme une contre-pensée opposant vie spirituelle salvatrice à vie biologique mortifère<sup>43</sup>. Dernier point: porter l'auto-limitation par la guerre fratricide au point que la fuite paraîtra préférable. Or devant le pullulement des vices l'équilibre se peut atteindre, rapporte Cassien au nom de l'Abbé Daniel, moyennant leur neutralisation réciproque comme lors de la babélisation des ennemis de Dieu<sup>44</sup>. Evagre enseigne qu'il convient de dresser les démons les uns contre les autres<sup>45</sup>. Ce qui

---

42) Il est remarquable qu'Evagre a trouvé contre la gourmandise et la fornication le même remède: la diète (*Traité pratique*, ch. 16-17.)

43) A comparer avec la méthode antirrhétique d'Evagre qui oppose à chaque type de sollicitation démoniaque une citation de l'Ecriture correspondante.

44) *Conférences*, IV,12.

45) *Traité pratique*, ch. 45. Par exemple il convient d'opposer au démon de la vaine gloire celui de la fornication et inversement, car ils se contredisent, l'un promettant les

semble manquer à ce dispositif, c'est l'irruption des vertus en lieu et place des vices. C'est que le jeune officier fait d'un côté la part trop belle à la décision (résolution de l'effort monastique en idéalisme fichtéen), et de l'autre, cherche un allié dans l'extériorité, dans ce qu'il appelle «la nature même des choses» (p. 130), comme si cette nature ne dépendait pas de la Nature, de la Vie qui se veut elle-même et dont les rats avaient été présentés, doués qu'ils sont d'«un odieux instinct de vie» (p. 52), comme ses serviteurs têtus (p. 17). En d'autres termes, le spiritualisme chrétien concéderait encore une valeur au corps, ce qui plongeait Grégoire de Nazianze dans la stupeur, l'ennemi intime étant aussi promis à la gloire. C'est ainsi que le jeune officier cherche moins à reconquérir ce qui lui appartiendrait qu'à vouloir méconnaître ce qui est sien. Or ce qui est sien par-dessus tout, c'est sa vie, ce grouillement infatigable, ce renouvellement sans lassitude de cellules et leur auto-régulation qui sont autant de moyens de résister à la mort, cette sève en désir de communication. Le christianisme a su résister au charme nihiliste de l'enocratism qui fleurit chez les hérésiarques, les gnostiques et certains schismatiques<sup>46</sup>. Pour le rigorisme du Commandant, assainir le corps revient à éradiquer la vie, l'homme n'étant à ses yeux que pensée pure. Toute défaillance est péché contre *l'esprit*. Comme pour Sartre, la sexualité provoque la nausée en tant qu'elle menace la liberté du pour-soi.

---

honneurs, l'autre conduisant au déshonneur! «Si l'un des deux s'approche et te serre de près, façonne alors en toi les pensées du démon adverse et si tu as pu, comme on peut chasser un clou par l'autre, sache que tu es proche des frontières de l'impassibilité». Par ce moyen, le mal est combattu par des pensées humaines. Plus grande est l'impassibilité de celui qui repousse les pensées de vice par des pensées de vertu: il revient à l'humilité de chasser la tentation de la vaine gloire, et à la continence celle de la fornication (*Ibid.*, ch. 58). On peut donc dire le jeune officier aux frontières de l'impassibilité.

46) Un Tatien en rupture avec l'Eglise charge la matière de tous les maux au point de faire des démons ses reflets (*Discours aux Grecs*, XVII). D'une mère de trente enfants à qui on avait érigé une statue à Rome, il pense qu'elle avait atteint le comble de l'incontinence et ne pouvait être estimée davantage que l'animal le plus méprisable (*Ibid.*, XXXIX). Même l'union conjugale lui paraît corruptrice (cité in Clément d'Alexandrie, *Stromates*, III,12,81). Les *Actes de Jean* prônent la chasteté absolue, le mariage paraissant une abomination à ces contempteurs du corps. Pour les Cathares aussi le mariage est débauche.

Quelle connaissance a le jeune homme de la sexualité et des femmes? Sans doute aussi mince que celle de Parsifal triomphant des avances de Kundry ou d'Hippolyte qui sacrifie à Artémis et dont le mépris où il tient Aphrodite lui coûtera la vie<sup>47</sup>. Ignorance due à une tournure d'esprit théorique: «Qu'est-ce qu'un philosophe peut savoir des femmes?» demande, dubitatif, un personnage de Melville<sup>48</sup>. Ou encore, ignorance qui tient à une trop forte destination religieuse: «Vous savez que je ne connais rien aux femmes», avoue Mesa au début du *Partage de midi*. Quant à notre jeune officier: «Je craignais fort en vérité que le Commandant m'ait pris pour un de ces élèves studieux et quelque peu naïfs qui, parce qu'ils ont obtenu certains diplômes, s'imaginent être en possession de connaissances considérables alors qu'ils ignorent tout de la vie et ne savent peut-être même pas comment les femmes sont faites» (p. 26). Ce *peut-être* n'est pas l'indice d'une hésitation relevant du théorique car le désir supplée l'ignorance et dessine les contours du désiré - tout de même que, s'il faut en croire Paul Bourget, la jalousie peut précéder l'amour<sup>49</sup>. Sans cette connaissance minimale, connaissance déjà dans l'acception biblique, le jeune officier n'eût pas rougi lorsque le médecin, confesseur des corps, qu'il était venu interroger sur les rats lui demanda, voyant son air ennuyé (pour ne pas dire penaud), s'il n'avait pas fait quelque bêtise à terre avant d'embarquer (p. 33). Bêtise non seulement souillante, mais laissant sa marque infâmante, châtiante par là où l'on a péché. Non, se récrie le jeune officier, qui ne trouve pas d'autre entrée en matière qu'une prétendue sollicitude pour le matelot qui, la veille, a eu le nez mordu par un rat (p. 33) - piètre tentative pour changer de sujet, comme si cette morsure n'était pas du genre

---

47) On sait que sa pureté native sera horrifiée par le sentiment de Phèdre. D'habitude Aphrodite se venge d'une manière moins retorse, puisqu'elle suscite la passion du dédaigneux même - comme, chez Chrétien de Troyes il advient, dans *Cligès*, à Soredamor: «A présent Amour la fera dolente / Et se veut bien venger / Du grand orgueil et du refus / qu'elle lui a toujours montré. / Amour a visé juste / De sa flèche, il l'a frappée au cœur».

48) *Mardi*, ch. XXXV.

49) *Le Disciple*, préface.

syphilitique<sup>50</sup> exhibant l'incongru effet de l'auto-morsure d'une conscience torturée! Du désir vénérien notre jeune officier connaît la soif et il ne faut rien de moins, pour espérer venir à bout de Vénus, que la perpétuelle vigilance de l'esprit couplée à la batailleuse détermination. Il éprouve la soif inextinguible à partir de cette répulsion en présence du visqueux que Sartre reconnaît à l'enfant<sup>51</sup> - mais non sans que la déesse menace, dans le fantasme, de son coup de pied, à savoir la maladie qui porte son nom.

Mais il est une vérité que le jeune officier conquiert, lui qui, en bon idéaliste, promeut la vérification au rang de principe (p. 109), c'est

---

50) Dans son analyse de l'Homme aux rats, Freud relève la symbolique syphilitique du rat entraînant son association à l'organe sexuel (*Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1975, p. 238). Autre convergence, le patient de Freud a été sous-lieutenant et fils d'officier. Passons outre au motif de la masturbation (*Ibid.*, p. 230-233), pour noter l'isomorphisme entre le supplice des rats placés dans un pot au contact du fondement de la victime (*Ibid.*, p.207) et les brimades du bizutage que doivent subir les «bleus» lors de leur premier passage de l'Equateur: ils sont poussés dans des baquets pleins de boue et de cambouis placés derrière eux de telle manière qu'il se trouvent assis dans la souillure (p. 88). Notre jeune officier (le plus jeune du bord! - p. 10) s'y soumet de bonne grâce, ce qui a l'effet de le rapprocher des hommes en le tirant de sa solitude (p. 89). Initiation sexuelle ou rite de la puberté, la ligne de l'Equateur symbolisant la hanche, qui rend d'autant plus urgente la dératation. C'est le soir même qu'il expose son plan d'attaque. L'Equateur comme symbole se charge de connotations érotiques à travers *Tropique du Cancer* de Miller (ouvrage cité par Henry dans sa *Philosophie et phénoménologie du corps*, Paris, PUF, 1965, p. 298) où la terre est comparée à une femme (Paris, Folio, 1975, tr. H. Fluchère, p. 347). Miller y chante l'Equateur et «ses jambes aux plumes rouges». Réciproquement, l'étreinte de la femme s'exprime en termes géographiques: «Je me mouvais sous l'Equateur...» (p. 349). Remarquable, dans le même ordre d'idée, l'idéal d'inhumanité prôné par Miller (pp. 352-353). L'association du rat, sexe dissocié, à la castration est suggérée par Gombrowicz dans sa nouvelle *le Rat*. On ne saurait passer sous silence le châtement promis à l'adultère chez les Hurons: mutilation du nez. Chateaubriand explique: «On voulait que la faute restât gravée sur le visage» (*Voyage en Amérique*, in *Œuvres romanesques et voyages*, Paris, Pléiade, 1969, I, 757). De quoi participe la mésaventure de Kovaliov, le personnage du *Nez* de Gogol. La disparition du nez s'explique par la phobie de l'impuissance due à la masturbation (on aboutit à cette conclusion en superposant à Kovaliov son barbier Ivan).

51) *L'être et le néant*, p. 696. Répulsion qui n'est précisément pas innocence comme si l'enfant ignorait le visqueux (*Ibid.*, p. 704). Noter le museau de rat de la petite fille fascinée par l'exhibitionniste (*la Nausée*, p. 95).

qu'«on ne peut aller à l'encontre d'une force réelle sans se heurter, un jour ou l'autre, aux pires catastrophes» (p. 117). Dans la notion de réalité survient la reconnaissance que le mal n'est pas simple manque d'être, une *privatio boni* parasitaire. L'idéalisme ne persiste pas moins dans la réduction des rats à une force, c'est-à-dire à une opposition quantifiable, une sorte de grandeur négative qui, pour n'être pas neutralisable, est susceptible d'être détournée: «Ce qui nous est demandé, c'est bien plutôt de modifier sa direction et de l'amener à jouer dans un sens qui nous est favorable» (p. 117).

C'est pourtant cette même réalité non plus prise comme obstacle et alors en tant que non quantifiable, dont il convient à présent de décliner la véritable identité. On lui a déjà donné les noms de matière, être, corps, sexualité. Au fond, elle est Vie - insistante, indétournable. Le grouillement de *l'il y a* était celui de la vie en son épidémie de se vouloir indéfiniment, en sa pureté, en son inhumanité.

#### IV. INHUMANITE DE LA PURETE ANTICORPORELLE

L'inhumanité est le prix à payer à toute pureté, à l'esprit sans vie aussi bien qu'à la vie sans esprit, car il n'y a d'impureté que dans le rapport, notamment dans le rapport à soi de l'être mitoyen de qui n'est ni ange ni bête. Mais dès lors que la pureté de la vie infeste la pureté de l'esprit, c'est-à-dire la plie à sa prolifération, rompt les digues qui séparent les niveaux et inverse la flèche de la hiérarchie, surgit l'impureté embourbeuse affectée d'un indice d'égoïsme et d'entredévoration (cf. p. 49). Et inversement, il suffit que la pureté de l'esprit investisse la pureté de la vie, c'est-à-dire la force à son élucidation aciéreuse par toutes sortes d'idéologies pour que s'éveille l'impureté mortifère.

Il a été donné au jeune officier d'éprouver le danger que représente le purisme spiritualiste. Lors de son extase sur le pont supérieur, il est surpris par le hurlement intempestif de la sirène (p. 71). Avertissement qu'il prend pour lui étant donné qu'aucune manœuvre du navire ne le justifie (p. 73). Or que déchire ce cri? l'espace d'abord, certes, mais aussi et surtout l'homme: «La sirène déchirait brusquement l'air,- que

dis-je l'air! - c'était de vous-même qu'il s'agissait; son cri inhumain vous transperçait» (pp. 71-72). En d'autres termes, c'est au moment où le spiritualisme menace de cliver la personne au lieu de simplement l'émonder que le prix de la vie s'avère infini. En effet, l'horrible hurlement menace d'«emporter» (p. 72) l'individu mal amarré à son corps, à l'inverse d'Ulysse<sup>52</sup>.

Au lieu de mettre cette nouvelle conscience au service de la recherche d'une voie médiane, le jeune officier la transporte dans l'univers de l'autre inhumain. L'abnégation se déterminant comme auto-négation de la conscience s'estime capable d'éviscérer l'être à condition qu'il s'y prête en tant que porteur d'une semblable auto-négation. Que pourtant cette dernière reste en ultime instance *idéale*, c'est ce que le donne à comprendre l'impossibilité d'une auto-négation *volontaire* de l'être - avec pour effet la persistance (ou le retour, dans le roman) de l'être aussi peu réfléchi qu'ingénu<sup>53</sup>.

## V. LA MEDIOCRITE

Inhumains les deux extrêmes de la pureté<sup>54</sup>. Mais alors, seul le mixte serait-il vivable, et partant digne de considération? Les

---

52) A noter que les sirènes de l'*Odyssée* sont des créatures aériennes, représentant donc la pureté de l'esprit, mais perçu comme léthal. Elles prétendaient posséder le don de prophétie, manière de nier l'humaine temporalité. Il est remarquable qu'une des légendes rattache leur condition à un châtement d'Aphrodite qui leur ôta leur beauté parce qu'elles méprisaient les plaisirs de l'amour. Notons également que c'est l'avertissement de Circé, magicienne de l'eros, qui sauve Ulysse de la dévoration par les chanteuses aériennes.

53) Plus de fatalisme encore dans *la Peste* de Camus où l'on attend que le mal régresse de lui-même, encore que l'extinction du bacille soit impossible. Camus cherche à tenir ensemble la vie et la mort, ou, dans les termes du roman: peste et rats sont tous deux et contradictoirement des expressions de la vie. C'est ainsi que le retour du remue-ménage des rats dans la ville assiégée est accueilli avec bonheur (Camus, *Théâtre, récits, nouvelles*, Paris, Pléiade, 1962, pp. 1435-1436), signe du recul de l'infection. Mais plus loin, il est dit que la peste, c'est la vie (p. 1472).

54) En poursuivant la ligne odysseenne on les pourra identifier à la menace des sirènes et à celle, opposée, de Circé qui métamorphose en porc.

praticiens du mixte, matelots qui se sont accommodés de la présence des rats, trouvent en la personne du médecin un théoricien convaincu. Sa physionomie paraît tout à fait repoussante. Et il suffirait de peu pour que le jeune officier le compare à un gros rat adipeux. Le médecin n'est pas l'ascète qui acère l'âme, mais bien le connaisseur des affaires du corps et qui, à l'ivresse extatique de l'air pur préfère celle des douteux spiritueux (p. 33). Si la vérité est dans le vin, ce ne sera que la vérité du vin, laquelle permet au médecin de soupçonner chez le jeune officier, comme on l'a vu, l'effet malsain d'une incartade sexuelle. Une nouvelle allusion aux maladies vénériennes suivra où le médecin s'adjuge le rôle de confesseur des corps: «Je vous en prie, videz donc votre verre et n'hésitez pas à venir me voir et à vous confier à moi si vous avez quelques petits ennuis; maintenant que les escales d'Asie approchent, je pense que j'aurai bientôt à nouveau l'honneur de votre visite» (p. 35).

Or ce qu'encadre cette double mention, c'est la défense des rats! Le médecin ne comprend pas ce qu'il appelle «l'étrange lubie» du Commandant: «Je me demande d'où a pu lui venir son acharnement contre ces charmantes petites bêtes qui n'ont jamais fait de mal à personne, si l'on excepte cette délicieuse plaisanterie qu'elles se sont permise récemment à l'égard de l'un de nos marins. Voyez-vous, il ne faut pas aller contre la volonté de la nature; les rats constituent une espèce qui existe sur notre globe au même titre que celle des singes ou des hommes, et il n'y a aucune raison de vouloir la supprimer; d'ailleurs, quand bien même ce serait là notre désir, nous ne saurions parvenir à le réaliser. Le mieux est donc de vivre en bonne intelligence avec ces animaux, de leur laisser grignoter leur petit prélèvement sur nos vivres, de nous habituer à leur compagnie et peut-être de l'aimer, plutôt que de chercher en vain à la fuir ou à l'oublier» (pp. 34-35).

La mixité se décline, chez le médecin, en termes de transaction à l'amiable et de cohabitation, toutefois, aussi peu forcée que possible, amusée même. Les rats font horreur aux aristocrates de l'esprit quand le médecin les trouve inoffensifs. La syphilis en devient un accident de parcours, une péripétie de la santé, une plaisanterie de l'être.

Propreté, non pureté, est la valeur, ou encore: la fragilité de l'homme, réticence devant les maximes morales, ne présente pas de danger puisqu'est exclue la méchanceté qui est perversion du cœur. L'accident ne doit pas dissimuler la substance; tel est le dernier mot du médecin qui, joueur de bridge (c'est sa deuxième passion avec la boisson (p. 33), les femmes n'étant pas admises à bord<sup>55</sup>), pourrait dire qu'on ne peut faire l'impasse sur les besoins du corps. Rien de plus dégradant que ces besoins pour l'esprit incarné comme malgré lui, et plus particulièrement, pour celui qui les satisfait dans la dissociation de l'inclination amoureuse et de la compulsion simplement physique (aliénant la vie dans les rapports tarifés).

«Bannis donc ton Moi en toi-même  
Accepte ton sort et sois serein;  
Qu'importe ta chance et toi-même?  
Ça grouille et ça fourmille encore».

L'horreur du jeune officier à l'endroit des rats est reportée sur leur avocat: «J'éprouvais à son égard une sorte de répulsion et il me semblait que le simple fait de parler avec lui et d'entrer dans ses vues constituerait pour moi un danger grave. Il me faudrait partager l'espèce de philosophie médiocre qui se dégageait de sa personne, ce mélange de bonhomie souriante et de scepticisme auquel s'ajoutait encore ce genre bon vivant et joyeux compagnon dont j'avais horreur» (p. 36). Non seulement, le médecin ne peut lui venir en aide, mais il risque de pervertir son intransigeante pureté! C'est ainsi qu'on voit défilier à tour de rôle la contamination de l'impureté, l'impureté comme moyen terme et mixité, et enfin la douteuse innocence du besoin satisfait.

---

55) On sait que, selon Freud, le jeu peut être une métaphore de la masturbation laquelle est un substitut de l'absence de la femme, voire de la mère comme dans les *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme* de Zweig, récit auquel Freud a consacré une rapide analyse qui va dans ce sens en fin de son étude sur *Dostoïevski et le parricide*. En outre, la littérature ascétique tient l'alcool pour un excitant à la concupiscence par le déchaînement de l'imagination. Radical, Evagre estime que se priver d'eau favorise la continence (*Traité pratique*, ch. 17).



Au risque du jeune officier s'ajoute un autre, qui menace l'interprète (non le lecteur naïf lequel communique sans distance au mépris dans lequel le jeune officier tient la sagesse du médecin), celui de prendre la médiocrité dorée, l'entre-deux humainement viable, pour l'harmonieuse résolution de l'opposition. En réalité, l'entre-deux n'est que l'envers de la pureté désincarnée, aussi étonnant que cela puisse paraître. Dans une page de sa philosophie du corps, particulièrement éclairante sur ce point, Michel Henry examine les présuppositions du naturalisme regardant la sexualité. Les besoins y apparaissent comme tout naturels de par leur participation à «l'être général de la nature, c'est-à-dire comme des processus objectifs et impersonnels. Ce sont des «fonctions» anonymes qu'il convient de laisser jouer selon leur rythme propre». L'éthique naturaliste rejette toute intrusion visant à modifier leur accomplissement. Et c'est bien la position du médecin face à l'ascétisme et au monachisme du Commandant, mais c'est au prix d'une division: «Du même coup, l'ego récuse toute responsabilité à l'égard de sa vie corporelle et de ses diverses manifestations. L'âme peut rester pure quand le corps est souillé. Cette distinction qui implique l'objectivation des besoins, c'est-à-dire leur dissociation rigoureuse d'avec ce qui constitue l'être-essentiel et propre de l'ego et de la subjectivité est le principe d'une mauvaise foi qui se manifeste de façon éclatante chez Rousseau». Étonnante rencontre avec le chantre de la belle âme! C'est que la conception du «naturaliste qui exalte les besoins objectifs de son corps est partagée en fait par le moraliste qui méprise ceux-ci et prétend que l'âme ne soit pas atteinte dans sa pureté sereine par le trouble qu'ils lui communiquent»<sup>56</sup>. Le naturalisme empirique dérive de l'idéalisme et y reconduit. Ce n'est pas un hasard que le grenier dans lequel les rats prennent leurs aises est qualifié d'«idéal» (p. 133), grenier que le jeune et platonicien officier voudrait transformer en prison (p. 132).

---

56) *Philosophie et phénoménologie du corps*, pp. 304-306. Bien que publié après l'*Essence de la manifestation*, cet ouvrage en précède la rédaction, ce qui déjà autorise un rapprochement avec le premier roman du philosophe. Henry y évoque l'ascèse comme effort d'allègement de l'âme (p. 289) tout en faisant justice de la haine du corps dont le christianisme se serait rendu coupable (pp. 286-289).

Qu'est-ce qui ramène les rats sur le navire? La convergence de la médiocrité et de l'entêtement de la vie surmontant sa négation de soi. Une médiocrité transfigurée, celle qu'encourage une personne aussi rigide qu'un saint Paul interrogé sur l'opportunité du mariage: il convient de rester célibataire, mais si on ne peut vivre dans la continence, mieux vaut se marier que brûler (I Cor 7:8-9). Cette médiocrité transfigurée est représentée par l'Amiral. Assertion qui peut étonner tant il est satisfait de la réussite de la dératisation, tant il est horrifié par la découverte des ratons qui font retour au navire dans le sac de farine (p. 195) et tant il communique à la pureté (p. 195) du froment qu'il a tenu à inspecter. Néanmoins cet Amiral vit lui-même dans l'entre-deux. Il a renoncé à la vie monacale des bâtiments de guerre pour «passer presque tout son temps» auprès de son épouse, «la plus jolie fille de la colonie» (p. 188-189). Ses assiduités, bien que fort légitimes, suscitent l'hilarité des marins (p. 189) comme l'expression d'une revanche de l'humiliation sur la dépendance. La fête de la chair se prévaut d'une religiosité qui est de tout temps. Retour en force du réalisme avec la philosophie de la nature que célèbre Schelling en sa *Confession de foi épicurienne de Heinz Widerpost.*:

«Mon unique religion c'est  
 D'aimer un charmant genou,  
 Un sein généreux, une taille mince,  
 Avec des fleurs aux doux parfums».

La conjugalité est annoncée, en sa signification profonde, par la croyance, prêtée par le jeune officier à tout «jeune amant», d'imaginer «posséder toutes les femmes du monde, et ce monde lui-même, à travers le corps de sa maîtresse» (p. 104). La dialectique de l'un et du multiple s'accomplit dans le mariage qui fait apparaître l'épouse comme l'universel singulier. Or cette dialectique sert de point de comparaison à celle, évoquée plus haut, de la mise à mort d'un rat au lieu de tous. On croit fantasmatiquement, par la résolution unitaire, embrasser l'infini. Semble d'abord simplement formelle l'analogie entre tuer un rat et posséder une femme. Le rapport entre les rats et la

lascivité (ou de manière plus précise: entre souris et femme<sup>57</sup>, notamment celle qu'on qualifie de rongeuse!, ou carrément entre souris et vagin) invite à découvrir le contenu interactif des termes de l'analogie. Entreprise qui paraît désespérée car les deux mouvements ont valeur inverse: tuer un rat ce doit plutôt être renoncer à une femme plutôt que de la posséder! C'est qu'il convient de prendre les termes dans leur tension entre l'unité et la multiplicité (lieu d'une concrétude qui paraît chaos). Une femme pour toutes, tel est l'accomplissement. Cela convient si bien à une conception esthétique de l'existence que par elle s'exprime, aux antipodes de la geste désespérante d'un Don Juan, l'une de ses possibilités. Cordélia est, pour Johannès le séducteur, «son unique désir». «T'aimer, n'est-ce pas aimer un monde?»<sup>58</sup>. Que disait le personnage de Michel Henry? A travers le corps d'une femme posséder le monde! Il y a certes une différence entre un monde et le monde. Johannès, plus réfléchi qu'un jeune amant, ne les confond guère car chaque femme lui paraît un monde digne de patiente conquête (l'unique désir n'exclut pas d'autres uniques désirs! d'où l'indétermination dans laquelle reste plongé même le plus réfléchi des esthètes...). Reste que dans les deux cas, une totalité est saisie à travers une personne:

«Une rose seule, c'est toutes les roses»<sup>59</sup>.

---

57) «C'est Francillon. Elle est drôlement roulée sa souris, et elle n'a pas dix-huit ans», dit Boris, personnage de *la Mort dans l'âme* de Sartre. Ici l'une ne remplace pas la totalité des autres que pour servir de monnaie d'échange car Boris poursuit: «Eh bien, il m'a dit: Si tu veux, je fais un échange tout de suite» (*Œuvres romanesques*, p. 1325). Il est vrai que dans ce système, il n'est plus de femme unique, mais lui reste attachée la vertu de totalité comme la nostalgie de la communication d'un universel.

58) Kierkegaard, *L'Alternative*, OC 3, Paris, Orante, 1970, p. 371.

59) Rilke, *Les Roses*, VI. Il vaut de noter que, selon Lou Andréas-Salomé (*Eros*, Paris, Minuit, 1984, p. 33), la gent féminine se soumet mieux que l'homme à la généralité, si bien que se vérifie *en profondeur* la parole: «Quand on en connaît une, on les connaît toutes». Même réflexion, mais désabusée, chez un jouisseur comme Maupassant: «Nous autres, nous adorons *la femme*, et quand nous en choisissons une passagèrement, c'est un hommage rendu à leur race entière. (...) Chaque femme conquise nous prouve une fois de plus, que toutes sont à peu près pareilles entre nos bras» (Préface à *Celles qui osent* de René Maizeroy).

L'accomplissement devient, moyennant le mariage, vertu dans le renoncement à toutes les autres! Cette mise en continuité de la possession d'une femme et du mariage implique un transport de l'esprit de l'esthétique dans la forme de l'éthique, car l'accent est davantage mis sur le négatif du renoncement que sur le positif du choix. S'opère une synthèse entre deux mouvements: renoncement à toutes sauf une, d'une part, possession de toutes par une, de l'autre. L'élection, encore désespérée, se fait par défaut et advient par une glissade quasi involontaire dans l'éthique au lieu de survenir moyennant le saut. Ne tuer qu'un rat, c'est comme ne posséder qu'une femme, l'illusion de croire qu'une négation partielle peut tenir lieu de positivité.

Si le Commandant figure le devoir, l'Amiral incarne la paternité («L'Amiral se rappela alors qu'il était en somme le père d'une vaste famille dont il devait prendre soin...» - p. 193) qui, au fond, rejoint celle de la patrie (dont la magnificence est, dit-il, rehaussée par l'exploit de «tels fils» - p. 191). Pourquoi alors ce mouvement de recul devant les ratons et cette persistante fascination devant la pureté? On pourrait alléguer la régulation des naissances dans le pays. Ce serait plaquer une explication de l'extérieur. Un indice nous met sur la bonne voie: l'Amiral ne laisse sa femme seule «quelques jours par mois», si bien qu'un simple calcul, tenant compte des jours écoulés depuis sa dernière visite à un navire, permettrait de prédire celle qu'il pourrait rendre à l'avis dératé (p. 189). Les faits confirmeront la théorie. Qu'est-ce à dire sinon que l'Amiral déserte l'alcôve conjugale au moment des règles de sa femme? Il a en quelque sorte adopté son cycle de telle manière qu'il se porte absent la période où, à croire le *Lévitique*, la femme est impure d'une impureté qui contamine pour sept jours l'homme qui a commerce avec elle (Lév 15:19,24). Or le *Lévitique* tient la souris pour un animal impur (Lév 11:29) comme s'il mettait en équation l'animal qui pullule avec le tabou menstruel. Le mariage qui police le désir charnel et régleme la reproduction de l'espèce se doit d'obéir aux prescriptions de la sainteté par le respect de la périodicité qui met la vie à distance d'elle-même. Dieu poursuit de sa haine les idolâtres (parmi lesquels on peut ranger les

incontinents adoreurs de la chair) assimilés aux mangeurs de souris (Is 66:17)<sup>60</sup>.

Quant à l'entêtement de la vie surmontant sa propre négation, on peut le repérer dans la part allouée aux indigènes dans l'embarquement de la farine et des rats. Déjà associés dans l'esprit des colonisateurs à la gent grouillante et remuante, les indigènes (païens qui se définissent par la vie: gènes!) semblent déjà au courant de la présence des ratons dans le sac de farine car ils refusent de l'ouvrir et n'obtempèrent qu'à la menace (p. 194). Par ailleurs, ils ne s'étonnent que de l'étonnement des marins découvrant les ratons (p. 195) comme si ceux qui s'étaient rendu coupables d'impudicité ne devaient trouver autre chose que la vie renaissant d'elle-même inépuisablement, immaculée, comme si entre la nourriture et la reproduction le lien pouvait être unilatéralement rompu et enfin, comme si la volupté liturgique (dans la coupe formée de ses mains l'Amiral porte la farine à la hauteur de

---

60) Que puissent s'associer dans l'esprit les flux séminal et menstruel et de proche en proche tout liquide véhiculant la vie, y compris la vie malade et l'écriture torrentielle, une page de Miller le souligne que je cite parce qu'elle exprime aussi un jugement opposé à celui des ennemis de la vie: «J'aime tout ce qui coule: les fleuves, les égouts, la lave, le sperme, le sang, la bile, les mots, les phrases. J'aime le liquide amniotique, quand la poche se crève, j'aime le rein avec ses calculs douloureux, sa gravelle et je ne sais quoi; j'aime l'urine qui jaillit brûlante, et j'aime la blennorragie qui s'écoule indéfiniment; j'aime les mots des hystériques et les phrases qui coulent comme la dysenterie et reflètent toutes les images des maladies de l'âme (...), même le flux menstruel qui emporte les œufs non fécondés. J'aime les écritures qui coulent, qu'elles soient hiératiques, ésotériques, perverses, polymorphes ou unilatérales. J'aime tout ce qui coule, tout ce qui porte en soi le temps et le devenir, tout ce qui nous ramène au commencement où ne se trouve point de fin: la violence des prophètes, l'obscénité qui est extase, la sagesse des fanatiques, le prêtre avec sa litanie gommeuse, les mots ignobles de la putain, la salive qui s'écoule dans le ruisseau de la rue, le lait du sein et le miel amer qui coule de la matrice, tout ce qui est fluide, tout ce qui se fond, tout ce qui est dissous et dissolvant, tout le pus et la saleté qui en coulant se purifient, tout ce qui perd le sens de son origine, tout ce qui parcourt le grand circuit vers la mort et la dissolution. Le grand désir incestueux est de continuer à couler, ne faire qu'un avec le temps, et fondre ensemble la grande image de l'au-delà avec "ici et maintenant". Désir infatué, désir de suicide, constipé par les mots et paralysé par la pensée» (*Tropique du Cancer*, pp. 357-358). En sens inverse, sang et sperme, chez Sartre provoquent la répulsion (*la Nausée*, p. 168).

ses yeux et la presse voluptueusement - pp. 194-195) ne reposait pas sur la volupté d'être (coupe que, sans rite, la vie porte à ses lèvres, pierre empsychée!)

## VI. LA VOLUPTÉ: DE LA VIE A LA MORT

Après l'exode généralisé des rats on pose des collets pour s'assurer du succès de l'entreprise. Un animal est pris. Tous n'auraient donc pas décampé? On est soulagé d'apprendre que, cardiaque, il a succombé naturellement, sans doute lorsqu'il s'est surpris à ne plus pouvoir avancer (p. 184). Destin de la volupté qui reproduit l'espèce, mais qui, au sein même de la jouissance abolit l'individu. «Il prenait la vie, mais ainsi il saisissait plutôt la mort», dirait Hegel<sup>61</sup> qui cite le Faust de Goethe pour caractériser la conscience jouisseuse:

«Elle méprise l'entendement et la science,  
Les dons suprêmes des hommes;  
Elle s'est donnée au diable  
Et doit aller au gouffre».

Aller au gouffre (proprement au fondement) c'est périr. Abandonné à lui-même, l'éros mêle vie et mort, confond les plaisirs, dévore ce dont il jouit, et pire, livre à la pure extériorité la personne réduite à l'état de cadavre. Il semble au jeune officier que la bête morte «voyait encore et si un nom pouvait convenir à ce regard vide qui considérait je ne sais quel néant atroce et impossible, je dirais qu'il n'exprimait pas l'effroi, ni même la terreur, mais quelque chose de plus affreux encore qu'aucun homme n'a jamais éprouvé sans quoi il serait tombé fou ou mort à l'instant même et que ce corps difforme et peut-être encore digérant, posé d'une façon ridicule sur le bureau d'un officier supérieur, avait peut-être pour mission de nous révéler» (p. 181). La

---

61) *Phénoménologie de l'esprit*, I, p. 301.

suite ne dit pas quelle est cette chose superlativement horrible. On la peut assimiler au non-sens de la mort qui retentit sur la vie et, par ricochet, sur l'esprit lui-même, car nul à présent ne peut, devant la suprême déroute du corps, négliger la contradiction par excellence: l'esprit s'avère à la fois éternel («Là-haut, - pour quelques instants bien courts, hélas, - je devenais immortel» - p. 71) et mortel de par la mortalité de son support. L'impossible néant dans lequel est pourtant plongé le rat crevé rejoint l'ineffectivité de la mort que repère Hegel pour exiger de l'esprit qu'il n'en fuie pas la pensée. «Est-il vrai que je suis réel / Et que la mort réellement viendra?» demande Mandelstam pour ainsi dire en écho au cri de la sirène. C'est seulement par la reconnaissance de la puissance de la mort en tant qu'elle n'est pas le reflet de l'opération de l'entendement, mais événement unique qui affecte l'unique, qu'on peut espérer dépasser l'idéalisme<sup>62</sup>. Mouvement devant lequel recule le Commandant qui, trouvant refuge dans la pensée pure, obtient d'admettre la mort du rat dans la catégorie de l'accident<sup>63</sup>.

«Adieu, il m'est interdit de voir le trépas  
Et de souiller mon œil au souffle des mourants»<sup>64</sup>,

---

62) Telle est la position de Rosenzweig: «Seul l'individuel peut mourir, et tout ce qui est mortel est solitaire. Que la philosophie doive exclure du monde l'individuel, cette ex-clusion du «quelque chose» est aussi la raison pour laquelle elle ne peut être qu'idéaliste. Car l'idéalisme, avec sa négation de tout ce qui distingue l'individuel du Tout, est l'outil qui permet à la philosophie de façonner la matière rebelle jusqu'à ce qu'elle cesse d'opposer une résistance à la brume où l'enveloppe le Concept de l'Un et du Tout. Une fois toutes choses enveloppées dans cette brume, la mort serait à coup sûr engloutie, sinon dans la victoire éternelle, du moins dans la nuit une et universelle du néant. Et voici l'ultime conclusion de cette sagesse: la mort serait... néant. Mais en vérité, ce n'est point là une ultime conclusion, mais un premier début, et la mort n'est véritablement pas ce qu'elle paraît, non pas néant, mais un «quelque chose» impitoyable, impossible à exclure» (*L'Etoile de la rédemption*, pp. 12-13).

63) L'accidentalité atténue la vision de la mort, mais en contrepartie, renforce l'impureté du cadavre. En effet, selon *Le Lévitique* (5:2), l'animal qui meurt de lui-même est impur. Le Commandant préfère encore cela à ceci.

64) Euripide, *Hippolyte*, v. 1437-1438.

dit Artémis à Hippolyte sur le point de périr. En sens inverse, la praxis du jeune officier qui a conçu et mis à exécution la stratégie d'expulsion s'est révélée négation idéale-réelle, et par là, le personnage se représente sa mort en tant que coextensive à sa puissance.

«L'impossible néant» fait écho à «l'invraisemblable anéantissement» que représente la mort pour Jean-Paul<sup>65</sup>. S'il y a là de quoi se réjouir ou s'affliger dépend évidemment de la nature du désir. Bien loin de pouvoir venir à bout de l'être, le néant qu'y fait éclore la conscience sartrienne est elle-même menacée de réabsorption<sup>66</sup>, menace extérieure si la mort n'appartient pas à l'être-pour-soi<sup>67</sup>. Pour un résultat égal (l'incapacité de triompher de l'être), le Danton de Büchner, parti d'une ontogonie aux termes inverses de ceux de Sartre, se lamente de ne pouvoir trouver le repos, même dans la mort, puisque l'être éternellement se perpétue, lui qui doit son apparition au suicide du néant!<sup>68</sup>. Est donc ambiguë la référence à l'impossibilité du néant selon que s'exprime l'esprit assuré de sa pérennité et interloqué par la reptation de son opposé (scandale pour lui que de dépendre de la vie du corps, chose abjecte et pourtant support de la vie individuelle) ou l'esprit soucieux de sa seule pureté, qui préfère encore désirer l'anéantissement dont précisément l'être le prive, et dans ce cas la pérennisation se range du côté de l'ennemi. Pour être tragique cette ambiguïté n'en révèle pas moins une subjectivité éprouvant la plénitude de la vie. C'est ainsi que le jeune officier accède au déchirement de l'esprit. Il lui reste, pour se concilier avec l'être, à nouer une alliance entre l'invisible et le visible, composant la nature contradictoire de l'homme, anticipant son essence unique dans l'accord mystérieux de tous ses pouvoirs.

65) *Journal*, 16 novembre 1790.

66) Outre le thème de la viscosité où l'en-soi boit le pour-soi, on se rappelle le fantôme de la Végétation (la majuscule est de Sartre) qui menace d'envahir la ville et de l'étouffer (*la Nausée*, p. 184). A signaler la représentation égyptienne de rats assiégeant une ville défendue par des chats (Karl Lepsius, *Auswahl der wichtigsten Urkunden*, pl. XXIII B.)

67) *L'être et le néant*, pp. 630-631.

68) Georg Büchner, *Théâtre complet*, Paris, 1953, p. 61.



## VII. DE BIOS A ZOE: L'INVISIBLE

L'instinct de mort est l'un des pouvoirs de la vie<sup>69</sup>. L'auto-négation apparaît comme l'un des moteurs de l'auto-mouvement de la vie en laquelle tout se fait et se défait perpétuellement. La passivité vis-à-vis de la vie enveloppe l'instinct de mort. Mais qu'est-ce ultimement que la vie? La peut-on réduire à l'existence fébrile des rats? Ou encore se trahit-elle en cette forme? Et dans ce cas, dira-t-on d'elle ce que Luther annonce de Dieu, que dans l'Incarnation Il se cache sous son contraire (*latet sub contrario*)? En réalité, un symbole ne peut être tenu pour un contraire que s'il fixe une réalité dans une représentation. Il s'agit ici d'une réduction eidétique opérée par une phénoménologie fondée sur l'extériorisation du corps: la vie apparaît alors dans toute son horreur amoralisée comme remue-ménage et opacité de l'être (autant d'objectivation autant de visibilité mais vision qui glisse sur la réalité spéculaire) et comme perpétuation forcenée de soi et de l'espèce (activité qui est au fond passivité, le transit manifestant le fait d'être reçu, autrement dit l'obligation envers la vie).

Dès lors que la vie grouillante se découvre expérience de la passivité, les rats ne peuvent plus apparaître, ainsi qu'en régimes platonicien et sartrien, comme la limite (surmontable ou devant l'être) qui s'impose extérieurement à la raison et à la liberté. Un autre regard en devient possible, non prévu, regard surpris à ne pas procéder à l'extériorisation. C'était lors de ces journées chaudes des tropiques (le navire s'approchant de l'Equateur). Le Jeune officier est menacé de ce mal bien connu des anachorètes, l'acédie. «J'étais parvenu au milieu de la course arriérée lorsque l'événement me surprit. Avez-vous jamais vu passer quelque chose d'invisible? C'est pourtant ce qui se produit. Il y eut au ras du sol un tremblement de l'air - vous savez quand il fait très chaud l'air est plus dense, plus épais, il apparaît comme un être matériel, et il arrive qu'on puisse le voir ou du moins qu'on aperçoive ses vibrations ainsi que les courants qui le traversent - et ce

---

69) M. Henry, *Marx*, I, Paris, Gallimard, 1976, p. 152.

tremblement s'étendit en quelques fractions de seconde d'un bout à l'autre du couloir, et puis ce fut tout. Je restai, sans pouvoir bouger, l'épaule appuyée à la cloison, haletant. Vous me direz qu'il n'y avait pas là de quoi s'émuvoir, qu'il s'agissait tout simplement d'un quelconque phénomène naturel qu'un physicien aurait parfaitement expliqué, à moins qu'il ne fût tout simplement question d'un éblouissement ou de quelque vision due au soleil vertical des latitudes où nous voguions. Ce qui ne relève pas d'une hallucination, voyez-vous, c'est le bruit qui accompagna ce frémissement de la lumière courant le long du sol: c'était un crissement aigu et sourd à la fois, un bruit de pattes et d'ongles griffant le plancher, et se dépêchant dans une sorte de frénésie faite d'audace et de peur. J'avais assisté au passage d'un rat. Jamais je n'avais supposé que quelque chose d'aussi inhumain pût exister, ni se manifester si près de nous, venant jusqu'à nous frôler» (pp. 84-85). En ce passage le rat se laisse deviner comme l'invisible, plus subtil que le subtil, mais d'une subtilité talismanique tel l'imperceptible battement d'une âme! Et alors comment appréhender la pigmentation de la vie en sa fulguration, vie qui met sa gloire à se manifester dans une vibration? Invisible est la vie comme affectivité, enseigne la philosophie de Michel Henry<sup>70</sup>, pratiquant une réduction si radicale qu'elle laisse échapper le monde au lieu de simplement en neutraliser le contenu. Secrète paraissait la vie des étages inférieurs (p. 75). La révélation du secret ne le visibilise guère. Se lève ici une nouvelle lumière. Alors que celle de l'idéalréalisme se contente d'exiger que soit reconnu le réel (p. 109), le frémissement de l'ondée lumineuse témoigne ici d'une révélation du fond. Distinct du langage du monde est le logos de la vie intraduisible: «Ah! s'il nous était donné d'entendre la langue du peuple d'en bas, quels étranges propos n'aurions-nous pas saisis dans ces conciliabules mystérieux qu'échangeaient à travers l'ombre des êtres condamnés et irrémédiablement perdus!» (pp. 152-153). Les rats parlent la langue de tous les vivants, celle de l'affectivité. Et nul ne les peut comprendre qui n'ait éprouvé la panique! Encore une fois, c'est à partir de ce point

---

70) *L'Essence de la manifestation*, pp. 349-571.

que prend son départ cette pensée comme si elle exorcisait, en la belle et émouvante figure du jeune officier, l'idéalisme qui a pu la fasciner. Quand le Commandant, tout en confiant à son officier la brochure de l'Ancien Code, lui conseillait de ne pas le lire (p. 18), que faisait-il d'autre sinon reconnaître la déficience du langage? Et n'est-ce pas parce qu'il avait soupçonné en lui un homme de la praxis, un homme qui s'éprouve donc comme monade dans l'épreuve de la vie, qu'il l'a choisi? Praxis qui est frayage: «Qui donc pourrait nous débarrasser des rongeurs, sinon un homme comme celui qui est seul là-bas et qui rêve à l'effort du navire contre la lame et contre la mer?» (p. 18).

Qu'en est-il alors des crissements? Invisible, l'affectivité, à n'en pas douter, est également inaudible puisqu'elle échappe à l'extériorité. Ils viennent conférer la consistance de la réalité au produit de l'objectivation de l'immanent, comme si à la distance phénoménologique pensée par Henry<sup>71</sup> se superposait l'illusion par l'imagination au sens de Maïmon qui se représente comme réelles des fictions<sup>72</sup>. Par la distance phénoménologique la révélation de l'intériorité se définit comme extraposition, selon le monisme ontologique que dénonce Henry. Reste à statuer sur son effet pervers dès lors que le processus de l'aliénation est privé de lumière. Maïmon cherche à comprendre la représentation sans la chose en soi. Autant que leurs formes, la matière des intuitions (réduite en idées) lui paraît résider dans le Moi. Le sentiment de l'extériorité vient alors de ce qui dans la représentation est passivité<sup>73</sup>.

C'est sa propre affectivité, passivité originaire, que le jeune officier vient d'entr'apercevoir moyennant l'illusion par l'imagination. *Audace et peur* de ce qui paraît hors de son site, l'immanence. *Inhumanité* de ce qui n'est pas reconnu sien. Et surtout *crissement* garantie de non-hallucination, mais *cri* qui *se ment* car livré à un autre logos, celui

---

71) *L'Essence de la manifestation*, §9.

72) *Versuch einer neuen Logik oder Theorie des Denkens*, Berlin, 1794, XXXVI.

73) *Versuch über die Transzendentalphilosophie*, Berlin, 1790, (tr. fr. Paris, Vrin, 1989, p. 138).

du choc en retour. En résumé, le rat invisible, c'est le Horla<sup>74</sup> qu'un sursaut de la vacillante faculté de représentation donne à entendre afin de circonscrire *in extremis* l'infinité de l'invisible dans la finité de l'audible. Violence, qui est au fond défense contre la vie, lui est faite puisqu'elle se dérobe par nature à l'objectivation. Zoé advient, par delà toute biologie, comme vie transcendante, psyché<sup>75</sup> qui ne réfléchit rien, qui s'apparaît.

Il est à présent possible de mieux cerner la signification de l'épisode du rat mort qui, d'ailleurs, succède à celui de la vision de l'invisible. Il n'est plus d'intériorité dans la mort. Par elle l'étant est rendu visible. Et pour autant qu'il n'y a de mort véritable que du vivant, la mort est non pas visibilité, mais visibilisation, non d'elle-même et encore moins de l'intériorité comme lors d'une pesée des âmes nues. C'est l'étant en tant que tel qui est *réduit* à sa simple visibilité - réduction qui est le mouvement de la mort<sup>76</sup>. Encore faut-il tolérer la mort dans une pensée de la plénitude de la vie.

---

74) C'est lui-même évidemment que le personnage de Maupassant voit négativement lors du passage du Horla, lui-même hors-là, son Moi nié par la manifestation de la profondeur.

75) La souris symbolise l'âme dans la croyance populaire «à cause de sa manière de se déplacer, à peine perceptible et fugitive, et qui rappelle la façon dont la vie quitte le corps humain» (*Encyclopédie des symboles*, Paris, Livre de poche, 1996, p. 649.) L'âme est aussi «un animal de l'âme» (*Ibid.*, p. 570).

76) Il est peu question de la mort dans la philosophie de Michel Henry. C'est même l'objection qu'on oppose à une pensée de la plénitude de la vie qui, incapable d'envisager le terme de l'auto-affection puisque rien d'elle-même ne le requiert, pense l'ipséité dans le cadre de l'éternité, conquiert sa sagesse, comme Spinoza, dans une méditation de la vie, non de la mort. On ne voit pas que Henry a déjà affronté la pensée de la mort dès avant de tracer le premier mot de son maître ouvrage, pensée qui s'épure et se transfigure dans le débat avec la tradition philosophique dont il cerne les contours avec le concept de monisme ontologique. Il reproche en effet à ce qu'on pourrait appeler, mais pour d'autres raisons et parfois inverses à celles que Rosenzweig met en avant, la confrérie d'Ionie à Iéna, c'est d'extrapoler l'essence afin de la saisir par idéation ou représentation. Or si mourir est une épreuve de la vie, qu'est-ce que la mort pour l'affectivité, sinon une idée? Le mourir lui-même ne saurait être anticipé que dans l'auto-affection présente, et cela à titre de représentation d'ailleurs imaginaire. A quoi il faut ajouter que la connaissance qu'a chacun de sa mortalité lui vient de l'extérieur. Une défaillance de l'organisme ne peut l'annoncer que sur fond d'une information préalable. «Quelqu'un qui ne saurait pas que l'on meurt en ce bas monde pourrait, des années durant, arpenter nos rues, nos places, nos routes, nos parcs et nos champs avant de découvrir que pareil phénomène a vraiment lieu»

Un poème d'Emily Brontë, connu de Michel Henry<sup>77</sup>, clame:

«Il n'y a pas de place pour la Mort  
Ni d'atome que sa puissance pourrait rendre vide  
Puisque tu es l'Etre et le Souffle  
Et que ce que tu es ne pourra jamais être détruit».

La Vie se serait-elle engagée à pérenniser le vivant? En dépit de leur exagération, les accents d'Emily Brontë rendent un son plus authentique que ceux de Lou Andréas-Salomé dans la *Prière à la vie*, dont le contenu, en dépit de plusieurs traits véridiques, doit être retourné:

«Je t'aime avec toute ta cruauté,  
Et si tu dois m'anéantir,  
Je m'arracherai de tes bras  
Comme on s'arrache au sein d'un ami.  
De toutes mes forces je t'étreins!  
Que tes flammes me dévorent,  
Dans le feu du combat permets-moi  
De sonder plus loin ton mystère».

Que l'on prenne la monstration des deux faces de la vie pour un signe de l'ambiguïté de la conscience elle-même ou que l'énigme de la vie, étreignante plutôt qu'étreinte, réponde de soi en affleurant à la peau de tout l'être, la subjectivité officie la liturgie de sa naissance et de l'Indestructible en son opiniâtre pureté qui n'est de nul monde. La conscience du jeune officier est passée à côté de la signification de la révélation. Il suffit qu'il ait soupçonné le fond commun de la sexualité et de l'affectivité: «Tout ce qui est indispensable aux rats nous est également essentiel, en sorte que si l'on voulait supprimer toutes les

---

(Gombrowicz, *Sur Dante*, Paris, L'Herne, 1968, p. 45). La mort est encore plus discrète que le pense Gombrowicz puisque rien de la plénitude de la vie ne la prédit. «La mort n'est pas un événement de la vie», confirme Wittgenstein (*Tractatus logico-philosophicus*, 6.4311).

77) Cf. «Le bonheur chez Spinoza», art. cit., (II), p. 78. Il s'agit de l'admirable poème dont l'incipit énonce: *No coward soul is mine*.

conditions nécessaires à leur subsistance, on mettrait du même coup notre propre existence en danger» (p. 125).

Reste à élucider le problème de l'auto-négation. Notre personnage ne s'était pas trompé sur le fond puisque les rats prennent la fuite après qu'il leur a rendu la vie impossible sur le navire. C'est que la vie veut se réaliser. Son désir de soi ne souffre pas de délai. Contrariée, son énergie tolère d'être détournée. Que si toutes les issues sont bloquées, elle se prend en haine, s'empoisonne et retourne son dard contre elle-même<sup>78</sup>. Certes, le jeune officier a déjà reconnu le fait de l'inéliminabilité de la vie. Il se soucie seulement de dévier son cours. L'idéaliste mitigé qu'il est resté ne pense trouver son salut que dans l'anesthésie - comme on cherche à tuer le temps par ennui quand on est immortel<sup>79</sup>.

Qui sait si à force de s'intérioriser, le jeune officier ne découvrira en lui autre chose que la seule loi morale. Et à l'extérieur, autre chose que des hommes livrés au monde. Qui sait s'il n'illustrera pas un jour ce vers de Hölderlin?

«Qui pense le plus profond aime le plus vivant».

### VIII. L'INVISIBLE ET L'ELEMENTAIRE

Il suffit que surgisse de la mer le taureau (v. 1214), symbole du désir brut, pour qu'Hippolyte, vierge de corps et d'âme (v. 1003, 1006), entre en agonie. Le rat - si rapide qu'il est invisible, d'une mobilité donc divine - frôle le jeune officier qui survit à la rupture d'avec son aimantation vers l'idéalisme, pour être à même de découvrir simultanément et l'échec de son entreprise et «délicatement posée sur la farine blanche et immaculée une superbe portée de rats» (p. 195) - unique mention positive des rongeurs (en ces derniers mots du roman!) mêlant à la pureté de l'être ouvrage et nourricier la splendeur

---

78) On aura reconnu le thème de *la Barbarie* de Michel Henry. De la difficulté à se souffrir procède le mal moral (M. Henry, *Vie et révélation*, p. 85).

79) Cf. S. de Beauvoir, *Tous les hommes sont mortels*.

originelle de la Vie (ce non-monde si par monde il faut entendre ce qui est soumis au régime de l'idéalité), Vie victorieuse encore une fois de «l'insensibilité de l'azur et des pierres», dirait Mallarmé, soit des deux inhumanités (l'inférieure s'associant désormais à la mort en tant que destin d'inorganique). Entre deux *ras* (le rongeur et le dieu égyptien du soleil, autre jeu de mots possible - cf. p. 11), soit entre le grouillant être aveugle et le pur néantir omnivoyant, se passe la grâce de l'existence cordiale, l'exubérance d'être qui aurait obligé la nature à accorder de nouvelles possibilités à un Goethe envisageant sa survie.

Mais pour être aveugle, l'être grouillant est-il pour autant visible? La facticité et la multiplicité du réel déborde toute pensée, la précède inconcevablement. La visibilité du rat mort révèle l'invisible, la non-pensée, donc paradoxalement, l'être en excès échappant à toute représentation. Tel est l'impossible néant pour Rosenzweig, impossibilité d'en finir avec l'être. A fortiori, la portée de rats par quoi l'excès se dit générosité! Rosenzweig appelle le niveau de l'être pré-réflexif commandant «les contenus élémentaires de l'expérience»: paganisme, défini par l'invisibilité: «Le paganisme c'est ni plus ni moins que la vérité sous sa forme élémentaire, bien sûr, invisible et non-révoquée»<sup>80</sup>. Que l'élémentaire soit l'invisible, voilà qui permet d'opérer la synthèse de l'interprétation proposée du premier roman d'Henry.

Les rats sont apparus comme le symbole de la vie, de la sexualité, et enfin de l'affectivité, niveaux apparemment inconciliables. Or vie et sexualité reposent sur l'affectivité. Vivre, se reproduire, et en général jouir de l'être, cela relève de l'invisible. On objectera que par paganisme Rosenzweig entend une autre réalité que, par exemple, celle que visera la philosophie d'Henry. Voire! Son texte poursuit: «L'expérience ne reconnaît en effet nullement des objets, elle se souvient, elle ressent, elle espère et elle craint. C'est tout au plus le contenu de l'expérience qu'on pourrait comprendre comme objet, mais

---

80) «La pensée nouvelle», tr. M. de Launay, in Franz Rosenzweig, *Les Cahiers de la nuit surveillée*, I, 1982, p. 47.

il s'agirait alors précisément d'une compréhension et non du contenu lui-même»<sup>81</sup>. Mais alors, en sens inverse, l'ontologie de l'affectivité doit également être mesurée à l'aune du paganisme. Le Moi qu'il identifie, baignant, comme dit Lévinas lecteur de Rosenzweig, dans l'élémental<sup>82</sup> et sentant sans arrière-pensée<sup>83</sup>, compose l'équation de la jouissance et de la vie. «La vie est affectivité et sentiment», précise Lévinas<sup>84</sup>. Élémentalité d'immanence que symbolise la mer, séparée du ciel.

«En homme qui voit l'invisible, Moïse tint ferme» (He 11:27). L'échec du jeune officier est inscrit dans l'élémentalité de l'invisible (sans besoin de mettre au jour le secret qui trame le fond de l'âme). Au banquet des officiers, où il expose son plan de campagne, que fait-il d'autre que se livrer corps et âme à ce qu'il prétend abolir? Le repas, la fraternité d'armes, l'existence cordiale et même la motivation du discours, tout cela s'accomplit dans le pathos invisible. A cette occasion, le Commandant évoque l'«esprit d'union et l'amitié chevaleresque» (p. 91) qui président à ces rencontres. Il n'est donc nul besoin d'aller en quête du Graal! La pierre chétive, philosophale, se trouve à vil prix au témoignage d'Arnaud de Villeneuve<sup>85</sup>. *In stercore inventur*, précisent les alchimistes. Vérité de l'auto-révélation selon *l'Essence de la manifestation* et *le Perceval* de Chrétien de Troyes:

«Quand elle fut entrée dans la pièce,  
Avec le Graal qu'elle tenait,  
Il se fit une si grande clarté  
Que les chandelles en perdirent  
Leur éclat comme les étoiles  
Quand le soleil luit ou la lune».

---

81) *Ibid.*, pp. 47-48.

82) *Totalité et infini*, p. 104. Pour le paganisme, cf. p. 115.

83) *Ibid.*, p. 112.

84) *Ibid.*, p. 87.

85) Cité dans le *Rosarium philosophorum*, in *Artis Auriferæ*, Bâle, 1593, II, p. 210. Le même raisonnement vaut pour la praxis du jeune officier (la lutte contre les rats est un nouvel emploi dans sa «vie de matelot») (p. 12) et des matelots obéissant à ses directives.